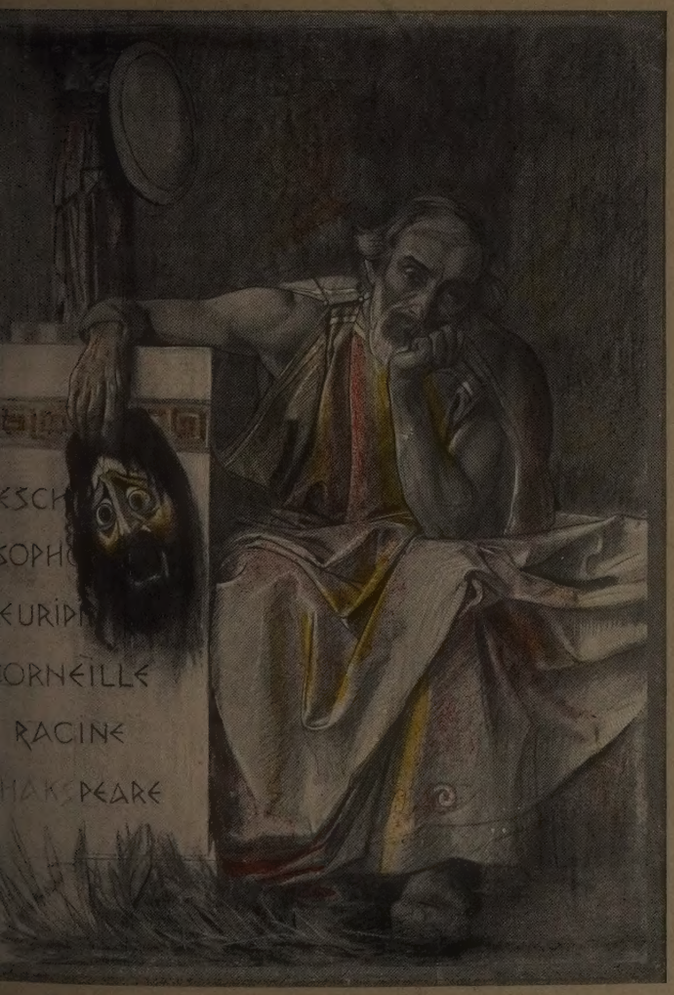
LA
Revue Théâtrale

VENTE ET ABONNEMENTS
58, rue de La Rochefoucauld, Paris

Nouvelle Série. — N° 32
Prix net : 1 fr. 50
Étranger : 2 »

Parce Domine !..., par WILLETTE.



Le Repos du Vieux Tragédien, par BELLERY-DESFONTAINES.

SALON
DE LA
Société Nationale
DES
BEAUX-ARTS
1905

Clichés Revue Théâtrale

LA REVUE THÉATRALE

EST EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES

et chez tous les Libraires, Marchands de Journaux et Papetiers de Paris et de Province.

VENTE & ABONNEMENT

Au Siège de la Revue : **58, Rue de La Rochefoucauld,**

et chez E. BERNARD, Libraire, 1, rue de Médicis.

(VOIR PRIMES PAGE 4)

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

Alcanter de BRAHM. — Gabriel BERNARD. — Henry CÉARD. — Albert DAYROLLES. — Mme Camille DUGUET. — Henry EYMIEU. — Henry FRANSOIS. — Félix GALIPAUX. — Gustave KAHN. — Maurice LEFÈVRE. — Camille LE SENNE. — Jules MARTIN. — Théodore MASSIAC. — Mme NANCY-VERNET. — Stanislas RZEWUSKI. — Camille de SAINTE-CROIX. — Henri SECOND. — Adolphe THALASSO. — George VANOR. — WILLY. — Henry WELSCHINGER.

ILLUSTRATEURS :

Adolphe COSSARD. — Ed. FOURNIER. — HOFFBAUER. — Maurice de LAMBERT. — LÉANDRE. — A. LOIR. — Lucien MÉTIVET.

SOMMAIRE DU NUMÉRO 32

LE SALON
DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS
(1905)

Coup d'œil général . . . . . Alcanter de Brahm.
La Peinture. . . . . Camille Le Senne.
Sculpture, Dessin et Gravure . . . . . Louis-Édouard Fournier.
L'Art décoratif. . . . . Gustave Kahn.

Parfumerie V. RIGAUD

PARFUM CAMIA

Téléphone 278-74

EXTRAITS ❖ SAVONS ❖ POUDRES DE RIZ
EAUX DE TOILETTE ❖ EAUX DE COLOGNE

Parfumerie V. RIGAUD

1, Faubourg Saint-Honoré (Rue Royale) — PARIS

Arthritiques
Goutteux
Rhumatisants

BUVEZ AUX REPAS

VICHY CÉLESTINS

En bouteille et en 1/2 bouteille

MEUBLES BRETONS

F. ROCHETTE Fabt à St-SERVAN (Ille-et-Vil.). R. Ens-Sablons, 4-11-21-28.
Catalogue franco. — Quatre Hautes Récompenses.

GERMANDRÉE

EN POUDRE ET SUR FEUILLES

BREVETÉ Secret de beauté d'un parfum idéal d'une adhérence absolue salutaire et discrète, donne à la peau *Hygiène et Beauté.* S. G. D. G.

Exposition Universelle de 1900 : MÉDAILLE D'OR
MIGNOT & BOUCHER, 19, Rue Vivienne, 19, PARIS

SEUGNOT

CONFISEUR

Spécialité de Dragées et Boîtes pour Baptêmes

BONBONS
CHOCOLATS, DESSERTS

28, Rue du Bac
PARIS
TÉLÉPHONE : 729-71

POUR OBTENIR UNE

BELLE POITRINE

faites usage des *Pilules Orientales* qui effacent les saillies osseuses du cou et des épaules, développent, raffermissent ou reconstituent les Seins et donnent au Buste, en deux mois environ, un gracieux et durable embonpoint **sans grossir la taille.** Approuvées par les célébrités médicales, bienfaisantes pour la Santé, les

PILULES ORIENTALES

conviennent aux tempéraments les plus délicats, aux jeunes filles aussi bien qu'aux dames. — Renommée ancienne et universelle. Marque déposée selon la loi. Le flacon avec Notice : France et Etranger **6f35** (contre remboursement **0f15** en plus). Ecrire à **M. J. RATIE,** Pharmacien, 5, Passage Verdeau, PARIS, 9e. (Renseignements gratis).

Dépôts : *BRUXELLES,* Phcie St-Michel, 15, Boul. du Nord ; *GENÈVE,* Phcie Cartier & Jorin, 12, Rue du Marché.

ESTOMACS FATIGUÉS

Essayez la seule liqueur de table qui vous soit permise, le

"Digestif Capmartin"

Un verre à liqueur de cet élixir délicieux, pris avant ou après chaque repas, stimule les fonctions digestives.

B^{lle}, **6** fr ; ½ B^{lle}, **3** fr. **50**. — Toutes pharmacies et *franco* mandat à M. CAPMARTIN, phcien à Blaye (Gironde).

Le **Roi** DES *Mouchoirs*

EXCELDA

Fabrication Anglaise

Tissu nouveau, léger, solide et soyeux, vendu au prix du coton.

DANS TOUS LES BONS MAGASINS.

Gros : DENT, ALLCROFT & Cie, 30, r. des Bourdonnais, Paris

SUBLIME DE BOTOT Souverain contre la chute des cheveux.
Provoque les ondulations. — BOTOT, 17, Rue de la Paix, Paris.

4e Année. — Nouvelle Série. — N° 32. Avril 1905. — II.

La Revue Théâtrale

T.-M.

Bimensuelle

Ed. GAUTHIER, *Rédacteur en chef.*

Abonnements :

Un an : Paris ..... 36 fr.
— Départements ..... 36 fr.
— Etranger ..... 48 fr.

Le Numéro

France ..... 1 fr. 50
Etranger ..... 2 fr. »

DIRECTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld — Paris (IXe)

L. GEISLER
Directeur-Administrateur

G. FRAPPIER
Secrétaire de la Direction

Arm. GEOFFROY
Secrétaire de l'Administration

ATELIER SPÉCIAL DE PHOTOGRAPHIE
M. COUTURE, opérateur.

Abonnements et Vente :
58, Rue de La Rochefoucauld — Paris

Pour la Publicité
S'adresser 60, rue de La Rochefoucauld.
Paris (IXe)
Téléphone 271-94

Le Salon de la Société Nationale

COUP D'ŒIL GÉNÉRAL

Les aperçus d'ensemble qui vont suivre constituent plutôt une synthèse qu'une critique générale du Salon. Si peu fertiles en nouveautés d'intentions que soient les envois des exposants de la Société Nationale, il semble bien difficile, en effet, de répartir équitablement aux uns les lauriers, aux autres les chardons, sans excéder de beaucoup le cadre assigné à une telle étude.

Cependant, en examinant, après les avoir groupés par genres, les envois de nos peintres, sculpteurs, graveurs et ouvriers d'art, il se dégage de cette classification méthodique une réelle impression d'effort et de bonne volonté, résultant plutôt, à vrai dire, de l'entraînement et de la force acquise au cours des années précédentes, que du désir de créer de véritables œuvres.

Ce n'est pas, certes, de l'examen rapide et confus de quelques milliers de pièces diverses et pourtant si apparentées au fond, que l'on pourra conclure au petit bonheur de la fatalité que tel tableau fera l'admiration des races futures, ou que tel marbre, aujourd'hui encensé par le snobisme vernisseur, sera, demain, la risée du Parisien qui l'aura retrouvé dans l'angle obscur de quelque salle de musée de province. Quand on veut se rendre compte de la stabilité d'intérêt qui s'attache à un paysage ou à une scène de genre, par exemple, aussi bien d'ailleurs qu'à un portrait ou une étude de nu, il faut, par un moyen quelconque, l'acquérir et le placer dans son salon, de manière à l'avoir sous les yeux pendant quelques jours, de façon constante. S'il résiste à cet examen sans devenir obsédant, il aura beaucoup de chances de triompher de l'indifférence future. C'est l'image de la vie, en somme, que cette lassitude plus ou moins marquée qui émousse les sentiments les plus aigus inspirés par le premier contact. Mais cette opération n'est pas, esthétique-

Portrait de Mlle *Renee du Minil*, Sociétaire de la Comédie-Française, par Édouard SAIN.

Les Musiciens (en province), par HOCHARD.

ment parlant, à la portée du vulgaire. Elle l'est encore moins, ici, dans ce salon annuel où il faut parcourir rapidement et rassembler presque de chic, dans sa mémoire, les morceaux doués de maîtrise qui s'imposent à l'admiration, puis, selon un classement très relatif, les œuvres de genre, les paysages, les marines, les portraits et les natures mortes, en ayant soin de faire la part des deux écoles.

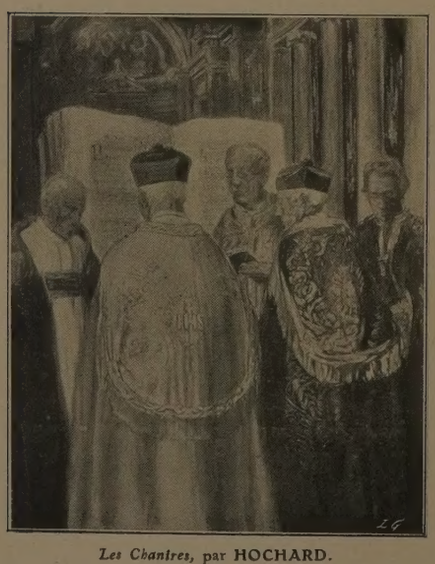
Et, à vrai dire, peut-on affirmer qu'il y ait ici, aujourd'hui, deux écoles, puisque les illustres eux-mêmes cessent de nous donner l'empreinte exacte du schisme qui séparait hier Classiques et Impressionnistes? Examinez le panneau décoratif de M. Roll, et dites si les *Joies de la Vie* ne sont pas un mélange bien curieux de ces deux conceptions du symbole et de la réalité, résolu par la palette hardie de ce grand artiste rompu à toutes les difficultés du métier et depuis longtemps en possession de ses moyens? Oui, mélange curieux et déconcertant, mais pas autant, certes, que les *Heures* que M. Albert Besnard se prépare à faire tinter (avec ou sans *e*) sur le plafond de la Comédie-Française. On devine quelque chose de grandiose, inspiré de la poésie antique et dont l'expression à peine esquissée provoquera ou le plein enthousiasme ou le sourire, selon la prédisposition d'esprit de qui l'examinera.

Hormis ces deux grandes pages traitées à la manière large qui convient aux œuvres décoratives de haute envergure, il n'y a guère, s'en rapprochant, que cette *Récolte des Olives*, dotée par M. Montenard de ce je ne sais quoi de calme et de reposant sous le ciel ardent et profondément bleu des rivages méditerranéens. Pourtant si, car elles méritent d'être signalées ici, les deux réductions du *Bain* et de la *Source*, dont les états définitifs font aujourd'hui l'ornement magistral des établissements de Vichy, prouvent que si M. Alphonse Osbert a fait peu de bruit depuis bientôt deux années dans le monde des arts, il n'en a pas moins affirmé, par d'excellent travail et un sens délicat de la beauté plastique vue dans la nature, l'évolution progressive de son beau talent.

Dessin de HOCHARD, pour son tableau *Les Musiciens*.

Que dire des peintures de genre, un des gros éléments d'attraction des salons annuels, sinon qu'elles nous rendent à peu près les mêmes scènes, sans doute parce qu'elles sont destinées au même public. Cependant, la balance des inspirations heureuses a penché fortement, quant au mode impressionniste ou s'en rapprochant, en faveur d'Albert Truchet, dont l'étude de mœurs intitulée *Au Bar* arrête au passage tous les regards, non par l'intensité attractive seule du sujet, mais aussi par la saveur de son coloris.

A côté de ce peintre habile à renouveler, à varier ses moyens, on distinguera volontiers les petites vieilles qui musent au *Marché de la Ferraille*, de M. André Sureda, et l'on commentera diversement les effets mêlés de vert, de jaune et de violet, que M. Eliot a ménagés dans son *Thé féminin*. Le pittoresque atteint son plein degré avec la *Soirée*, de M. Morisset, et les *Chanteurs des Rues* que M. Hochard semble avoir transportés vivants sur sa toile. L'humour sévit avec MM. Jean Veber et Albert Guillaume, avec autant de bonheur que les années précédentes, et du premier, il semble même que M. Truchet se soit rapproché dans ses autres envois de ce présent salon. Bien entendu, la pièce de résistance dans ce genre, qui est contiguë au grand art lorsqu'il remue la fibre populaire avec plus de facilité, c'est le *Parce Domine*, de Willette. Heureux temps où les Pierrots déambulaient sur la Butte, loin de tout souci, sauf celui de conquérir de fugaces Colombines. Page maîtresse qui rappelle les meilleurs temps de la peinture française, j'entends de la peinture d'où se dégageait la personnalité d'un Watteau ou d'un Lancret. Un tel rapprochement n'ose se réitérer qu'à l'égard du magistral envoi de M. Eugène Carrière. Le maître semble avoir retrouvé dans ce double portrait formant intimité familiale, de M. Devillez et de sa mère, toute sa belle vigueur, son énergie et cet incomparable modelé qui l'apparente aux maîtres flamands de la Renaissance, lorsqu'il veut bien s'abstraire de l'entreprise littéraire dont le cerclent ses thuriféraires les plus empressés. A côté de cette belle page, on peut mettre en relief le portrait de femme exécuté par M. John Sargent, sous réserve de quelques effets linéaires prêtant trop aisément à la critique, et, puisque nous voilà sur le domaine étranger, les exquises et aguichantes Espagnoles de M. Zuloaga.



Les Chantres, par HOCHARD.

M. Austin Brown imite un peu Chardin. M. La Gandara, peintre à la mode, nous montre Polaire sous son meilleur soir, et le papa de Claudine, notre brave et inépuisable fantaisiste Willy, trouve enfin dans Boldini le portraitiste rêvé. Quelques artistes, M^lle^ du Minil, M^lle^ Rolly, une poétesse, M^me^ Rostand, figurent ici ; mais ni le pinceau de Saïn, ni celui de Caro-Delvaille n'ont ajouté à leurs grâces natives. Ce sont, il est vrai, des portraits conçus dans le genre quasi-classique, c'est-à-dire peu révélateurs de frissons nouveaux. Dans ce même ordre d'idée, mais plus heureusement, M. Guirand de Scévola sut mettre en valeur de réelles qualités de coloriste, et cela nous change des pastiches de Peter, de Watteau ou d'Eisen, avec lesquels M^me^ Madeleine Lemaire va faire pâmer les petits cœurs bourgeois. C'est plus joli, en vérité, que le Gervex de l'an passé, et l'est beaucoup moins que les portraits de Lavery ou de M^lle^ Breslau, pris entre autres.

Le paysage, à qui s'est retrempé la rétine dans la contemplation des merveilles de l'œuvre rétrospective de Cazin, aménagée dans une salse spéciale, nous apparaît un peu

Portrait de *Mlle Jeanne Rolly*, par CARO-DELVAILLE.

jeune, abstraction faite des œuvres de Raffaëlli, empreintes cette année d'une grande poésie, de Victor Prouvé, dont les *Joies de la Campagne* constituent un véritable régal et rappellent en peinture certaines gravures en couleurs de Lepère, harmoniques au possible par le jeu polychromique allié à la sûreté du trait. Bouvet, Billotte, Milcendeau, Piet, Gaston Schnegg, sculpteur et peintre sobre et sincère tout à la fois, Le Gout-Gérard, Dagnaux, Delestre, mettent un rayon inspiré sur ces aspects de campagne, sur ces coins de rues et ces sentiers où Aimé Perret, Iwill, Courant et Duhem, par exemple, se contentent de fidélité et de perspective impeccable. Harrison, Albert Gœpp, Thaulow, Boulard soutiennent le crédit que les marines conservent auprès des rêveurs, et qui veut voir des vagues déferler, n'a qu'à venir ici, c'est moins cher que le voyage de Paris à Dieppe et retour dans la même journée, et pour beaucoup de gens, c'est le même effet, le train de plaisir en moins.

Le Nu au Salon, ô suggestive évocation des icônes d'Armand Silvestre, n'a pas périclité, du moins dans la multiplicité des numéros, sinon des attitudes. Avec M. Carolus Duran, il rutile sur des courtepointes couleur de sang; avec la *Liseuse* de Roll, il est du plus sûr effet, à cause de la splendeur des chairs que manifeste cette rousse ardente à qui la pudeur n'a jamais donné de scrupules. Il est mièvre chez les travailleurs de M. Gervex, attiseur de feux virils chez M. Bracquemond, qui nous le sert sur canapé, classique et vibrant pourtant sous le pinceau de M. Courtois, provocateur par intention chez M. Gaston Latouche, et d'une belle sobriété, rappelant un peu la modalité du vieux maître Hébert, chez M. Albert Aublet. Enfin, il est mystique chez M. Maurice Denis et curieusement traité par M. Morisset. On le regardera encore avec agrément sur les toiles de Mme Lée Robbins, d'Emile Brin et de Mme de Felice, avec surprise et appréhension de rhumatisme pour la pauvre naïade qui se reflète dans le ruisseau où elle s'est couchée, de par la volonté d'ailleurs talentueuse de M. Monod, et bref, il triomphe cette année avec les études heureuses de M. Armand Berton, où l'on croit retrouver une partie du génie de Fantin-Latour.

Au total, donc, nul chef-d'œuvre, mais de bonnes pièces marquant pour la plupart une étape heureuse de l'évolution esthétique de leurs auteurs.

La Sculpture et les Objets d'art nous laissent à peu de chose près le même regret de ne pas découvrir un nouveau Michel-Ange ou même un simple Houdon. Ce sont plutôt des chapitres instructifs que des livres entiers, si l'on veut permettre cette comparaison. D'ailleurs, hormis l'envoi de M. Bartholomé, figuré par une étude de nu très puissante, c'est à Rodin et à ses disciples que revient ici la belle part d'efforts et de conscience artiste. Le groupe du *Travail*, de Desbois, compense en solidité la dureté des attaches de sa chasseresse ployant l'arc ; l'*Amour pastoral*, de M. Escoula, met un épisode charmant dans la conception grandiose qu'il rêve de voir s'ériger un jour sous la splendeur verdoyante d'un grand parc, à la gloire de l'Amour ; la *Délivrance*, de M. Pierre Roche, les petits sujets de Fix-Masseau, décidément épris de sa femme hydropique, les envois plus sérieux de Cavaillon, André Lenoir, Halou, Gaston et Lucien Schnegg, les *Bœufs*, de M. Hierholtz, les sujets de Vallgren et de Ganesco, la *Famille heureuse*, de M. Alexandre Charpentier, tout cela entourant le torse nu qui domine le centre de la coupole, indique bien nettement le vide notable qui se ferait dans cette section si le groupe Rodin venait à la déserter pour retrouver ailleurs la liberté d'allures qui lui manque ici, et assurer à la sculpture la pleine autonomie qu'elle possède aux Artistes Français.

Céramiques et Mobiliers, c'est-à-dire par exemple Taxile Doat, Ernest Carrière et sa vitrine aux Éléphants, Carabin et l'art parfait du sculpteur-menuisier assouplissant le résistant poirier à sa discipline plastique, orfèvres et dentellières, architectes et décorateurs, voire ceux de théâtre, auxquels on a aménagé une place, voilà, joint aux dessins et aux cartons tout le bilan accessoire de ce Salon, dont on parlera, par habitude, mais qui ne vivra, tout bien compté, que le temps d'une flore, c'est-à-dire l'espace d'un printemps, parce que rien de ce qui le compose — à un plafond près, — et plafond malheureux, ne semble destiné à survivre.

ALCANTER DE BRAHM.

Copyright 1905 by Truchet.

Femmes dans un Bar, par ABEL TRUCHET.

Le Chèvre-Pied, par VICTOR KOOS.

LA PEINTURE

PÉRIODIQUEMENT organisé sous la grisaille d'un ciel printanier bien parisien, je veux dire où se déversent les cascades de giboulées diluviennes, relégué dans la partie la plus morne et la plus froidement officielle de ce Grand-Palais que les infiltrations de la Seine commencent à ruiner avant qu'on ait séché les derniers plâtres, le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts — de la Nationale tout court, comme on l'a baptisé dans les ateliers — lutte chaque année contre les mêmes difficultés et chaque année en triomphe. On a gardé une sympathie réelle pour ce groupement d'efforts individuels, pour ce schisme de travailleurs issu jadis d'un coup de tête de Meissonier et qui maintenant assemble tant de fidèles aux principes d'indépendance et de solidarité. La sélection y est pratiquée avec plus de rigueur que de l'autre côté de la cloison qui sépare les deux moitiés du Grand-Palais ; on n'y a pas l'encombrement forcé des hors-concours, et cette marge permet de représenter beaucoup d'artistes non par le simple couple d'œuvres auquel doit se borner chaque exposant du Salon proprement dit, mais par des groupes mieux caractérisés. De là, une sensation tout à fait curieuse de richesse dans le choix restreint et d'abondance dans la limitation volontaire.

Copyright. 1905 by Courtois

Daphnis et Chloë, par GUSTAVE COURTOIS.

L'ensemble est substantiel ; chaque public — car la foule n'est pas une, mais se subdivise sous l'action des courants — peut y trouver sa jouissance propre, son instruction spéciale. En ce qui concerne les amateurs d'impressions théâtrales, ils pourront se dire bien partagés à la Nationale de 1905. Classiques ou modernistes, humoristes ou impressionnistes, fantaisistes ou réalistes, symbolistes ou panoramistes, ceux qui brossent sur de grandes échelles ou ceux qui comptent les poils des pinceaux, tous se mettent à leur disposition et ils n'ont que l'embarras du choix.

Choisissons donc à leur place et commençons par les humoristes « pour ce que rire » — et penser aussi, et faire penser en riant — « est le propre de l'homme ». Les envois de M. Willette répondent à ce double idéal. Dans un cadre de petites dimensions, dont une harmonie tricolore — culotte bleue, drapeau rouge, terrain blanchâtre — égaye le sujet tragique, le Gavroche des *Misérables* dresse sur la barricade son anatomie contournée et rit sous l'averse des balles avant le couplet final d'au bout du fossé la culbute :

Je suis tombé par terre.
C'est la faute à Voltaire !
Le nez dans le ruisseau...
C'est la faute à Rousseau.

L'anecdote est commentée avec aisance et sou-

Portrait de *Mlle Polaire*, par LA GANDARA.

Panneau décoratif *Ronde de Jeunes Filles*, par DAGNAUX.

plesse, mais le génie humoristique de Willette n'a fait que s'y jouer. Il prend son libre essor, il se donne pleine carrière dans la grande composition qui n'est pas seulement le chef-d'œuvre du peintre, qui pourrait bien être aussi l'œuvre maîtresse du Salon de la Nationale : le *Parce domine !...* refusé par les Artistes Français en 1884 ! Cette frise, traitée en grisaille, mais avec une prodigalité d'accents d'un noir si profond qu'il devient lumineux sur la coulée jaunâtre d'un ciel de neige hivernale, est un véritable panorama du jugement dernier de Montmartre. De la butte en butte aux luttes, comme dit la chanson, se précipite dans une imaginaire vallée de Josaphat qui serait l'emplacement du Paris urbain, la foule hétéroclite des fantoches échappés du Moulin-Rouge, de la Boîte à Fursy, du Rat-Mort, de l'Abbaye de Thélème, des bouis-bouis, des tavernes, des beuglants de la colline joyeuse. Et ces bons vivants sont presque des spectres, et l'omnibus de l'Odéon dont l'attelage s'éventaille, éperdu, au milieu de la toile, a des allures de fantastique corbillard. Il y a du Hogarth des visions douloureuses dans les pierrots en habit noir, pressant la détente d'un revolver ou tirant la toile de leurs poches vides qu'entraînent de délurées Colombines sur la pente du vieux mont ; il y a du Félicien Rops dans la femme à tignasse ébouriffée assise sur un chat noir ; il y a du Mesplès dans la ligne zigzaguante des ballerines qui étoilent le ciel. Mais il y a surtout du Willette : entendez par là une prodigieuse faculté d'observation que sert la technique la plus raffinée, une fougue incomparable de vision. Le mouvement, endiablé, se communique au spectateur avec une force irrésistible et, bon gré mal gré, l'entraîne dans la ronde.

Copyright 1905 by Truchet.

Dessin d'ABEL TRUCHET, pour son tableau *Café chantant en province*.

M. Abel Truchet, autre humoriste, admirablement doué, évoque un des cafés chantants, non de ce Montmartre auquel il sera beaucoup pardonné parce qu'il a fourni beaucoup de feuillets d'album aux notateurs du noctambulisme, mais de cette province reculée où affluent toutes nos épaves. Le music-hall est petit ; un piano compose tout l'orchestre ; devant la rampe une dondon en robe noire, qui fut peut-être un prix du Conservatoire sous le consulat d'Ambroise Thomas, dégoise le couplet final, et l'empâtement de ses abatis, l'aveulissement de la face plâtrée de fard communiquent une sorte de grandeur épique à ce geste professionnel du débit d'inepties nauséeuses. Des comparses drapées de rose et de blanc l'assistent, non moins lugubrement falotes; quant au public, on le devine : quelques troupiers prêts à s'alléger du sou de poche sur le plateau de la quêteuse et divers échantillons de la jeunesse locale.

Copyright 1905 by Truchet.

Café chantant en province, par ABEL TRUCHET.

Non moins suggestif l'autre envoi de M. Truchet qui représente un bar : derrière le comptoir de palissandre le verseur imberbe et blond que dominent les étagères chargées de fioles, à gauche un consommateur en jaquette juché sur le haut tabouret, à droite un groupe d'habituées, emplumées, empanachées, à l'affût des clients de rencontre : curieuse galerie de physionomies et complète reconstitution d'ambiance.

M. Gumery a noté une impression d'un tout autre genre dans son promenoir des Concerts-Lamoureux d'une si originale tonalité rougeâtre. Ce qu'il a voulu rendre ce n'est pas le bestial avachissement des débitantes de musique frelatée ni le piétinement inquiet des vendeuses d'amour ; c'est la tension vers l'idéal de ces dilettantes plébéiens, de ces humbles amateurs qui n'ont pas le moyen d'organiser de grandes auditions aristocratiques mais vont économiquement s'alimenter chaque dimanche dans ces concerts symphoniques, véritables bouillons Duval de la grande musique.

La petite Danseuse blanche, par AUBURTIN.

M. Gumery a peint ces dévots de Beethoven, de Berlioz ou de César Franck dans les affres de leur angoisse extatique, affalés sur les banquettes du Nouveau-Théâtre, tout à la hantise de leurs rêves, et il a vigoureusement harmonisé ces physionomies douloureuses avec le reflet lie de vin des murailles et des tentures.

Il y a du Ruggiérisme dans le *Mardi-Gras* de M. Tony Minartz, une prodigalité d'artificier faisant partir à la fois toutes ses fusées de couleur, mais les verts, les rouges, les jaunes qui éclatent ainsi forment un bouquet d'une incontestable richesse ; ou, pour mieux dire, c'est une flore somptueuse qui s'épanouit sous les architectures encadrant le défilé des masques. Aussi bien les amateurs de sensations visuelles moins violentes goûteront avec une plénitude de satisfaction reposée l'autre composition de M. Tony Minartz, la sortie nocturne dans les Champs-Elysées, les taches doucement lumineuses des robes qui s'éloignent, la mystérieuse opacité des massifs, les reliefs étranges que prennent les passants et les arbres fouettés de lumière artificielle. On y sent l'haleine de la nuit, on y entend les vagues harmonies du grand concert :

> Comme de longs échos qui de loin se répondent
> Dans une ténébreuse et profonde unité,
> Vaste comme la nuit et comme la clarté ;
> Les parfums, les couleurs et les sons se confondent.

Dans ce vaste domaine de l'impressionnisme et du réalisme vers lequel s'orientent presque tous les nouveaux talents, M. Hochard est maintenant un maître incontesté, — d'une maîtrise qui croît chaque année en force et même en rudesse. — Son dessin à l'emporte-pièce est d'une âpreté singulièrement expressive; son pinceau a des duretés voulues. Mais la violence de ces procédés, l'intransigeance de la facture qui répudie formellement toute joliesse de détail, s'accorde à la fois avec une technique impeccable et une admirable sincérité de vision. Regardez ces musiciens ambulants que le peintre a campés dans un décor de fête publique, femme à la guitare, en camisole rouge, cornettiste à feutre délavé par la pluie, violoniste haillonneux qui traîne un maigre gavroche, — voyez encore ces orphéonistes de province qui défilent derrière le groupe peu imposant des autorités locales, gendarmes à bicornes fatigués, magistrats municipaux à bedaines cerclées de tricolore, officiers de pompiers au casque chaviré sur la chevelure broussailleuse, — passez à ces chantres de cathédrale aux somptueuses chapes rouges et or, rangés devant le lutrin et dont les larges épaules ploient sous le faix des broderies massives, chacun de ces tableaux vous donnera une complète jouissance artistique. Vous sentirez avec quelle sûreté M. Hochard accommode le réalisme aux sujets et aux personnages les plus différents ; vous serez pénétré d'une reconnaissante sympathie pour cette peinture saine, abondante et forte.

M. de Beaumont est un caricaturiste bien doué ; ses échantillons du petit public tassé sur un banc de la galerie du foyer de la Comédie-Française, faces bourgeoises encrassées par les soucis du négoce, redingotes lâches, vestons de pauvre coupe, chapeaux à quatre quatre-vingt-dix, sont adroitement choisis et pas trop chargés. Avec M. Albert Guillaume, nous retrouvons le procédé rapide mais d'ailleurs intéressant de l'illustration peinte. Il y a là une suite amusante : *Éloquence*, un orateur officiel à larges épaules et figure soufflée, debout au pied d'une statue dans un décor de square; *un Bridge*, dispute de joueurs après un coup douteux ; le *Chef-d'œuvre*, défilé de pseudo-amateurs aux figures béatement renfrognées ou comiquement plissées devant le prochain envoi du Salon de quelque « cher maître », enfin et surtout, l'*Entr'Acte* qui nous intéresse spécialement par sa chaude coloration de loge d'un théâtre mondain, le relief savoureux des deux femmes décolletées, dont l'une tourne le dos à la salle et l'autre fait directement jaillir les trésors de son corsage, face au public, l'étude de monsieur chauve et celle de moderne Rastignac fouillant la salle d'un regard aigu.

Dessin d'AUBURTIN, pour son tableau *La petite Danseuse*.

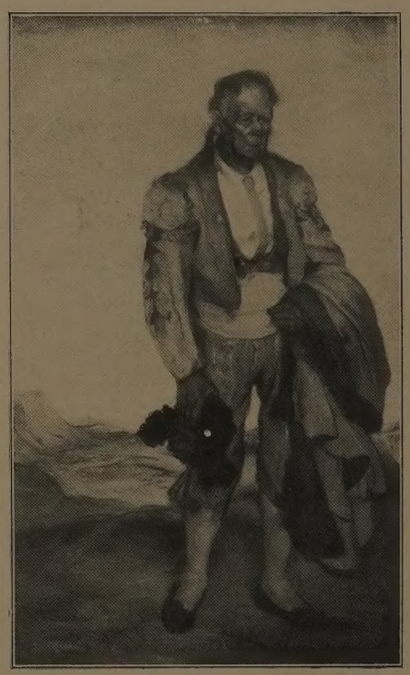
M. Morisset garde toute sa verve et toute sa virtuosité d'impressionniste-tachiste. Il a dessiné sans grande préoccupation du contour et maçonné avec une truelle plutôt que peint avec une brosse, la sauterie mondaine où il fait s'enlacer les couples. Mais il n'a consenti ces sacrifices que pour mettre en pleine valeur le fouettis des couleurs violemment et savamment harmonisées, la symphonie des verts, des jaunes, des roses. Ces tons chatoyants se complètent et je signale aux amateurs de la difficulté vaincue les noirs du tableau de M. Morisset, noirs de gilets, de pantalons, de fracs. Ils gardent tous leur valeur et leur rôle de repoussoirs, et cependant pas un qui ne soit pénétré des couleurs voisines au point d'en continuer le reflet.

M. Houbron expose une des œuvres les plus originales du Salon : un

Mes Cousines, par ZULOAGA.

mardi-gras sur le boulevard Poissonnière, par une de ces après-midi sèches et aigres qui marquent généralement à Paris la période du carnaval. On livre la grande bataille des confettis ; des masques se croisent sur le trottoir et sur la chaussée, des déguisés mettent quelques notes plus franches sur le tapis foisonnant des rondelles aux teintes brouillées : une Espagnole à basquine, une Colombine, des Arabes, des clowns. La poussière ambiante qui sans cesse retombe mais que remue et soulève à nouveau le piétinement de la foule, forme un nuage à demi opaque et laisse cependant transparaître le fin pointillisme du décor. La facture est vraiment originale et l'harmonie délicate.

Les évocations second Empire sont à la mode ; il y a là toute une période entrée dans le domaine de la documentation et dont on s'est avisé enfin de soupçonner la richesse. Les historiens et les romanciers avaient déjà commencé à en tirer parti ; c'est maintenant le tour des peintres. Rien de plus curieux et de plus suggestif à ce point de vue spécial que les panneaux exposés par M. Bernard Boutet de Monvel. On y voit des dames en chapeaux à brides et en châles tombant sur la crinoline profiler leurs silhouettes bizarres dans un parc et dans un paysage où passent des cavaliers en habits rouges, contrastés d'une façon amusante avec les accoutrements révolus de ces porteuses de cachemires. La composition est spirituelle et la belle tenue picturale laisse deviner les dessous psychologiques de ce rappel d'une société disparue. M. Guérin a traité la même donnée avec une préoccupation presque exclusive de l'effet décoratif. Ses beautés du second Empire, portant, cette fois, le petit chapeau de bergère à fleur du lourd chignon, sont assises sur une terrasse, près de la mer, et des amours mythologiques leur tissent des guirlandes de roses. Souvenirs et regrets !



Le vieux Toréador, par ZULOAGA

S'il convient de s'occuper des ancêtres ; il est bon aussi de ne pas négliger les milieux actuels, les notations contemporaines. Comme le disait un des maîtres de l'ancienne critique d'art, nous méritons certainement d'être racontés, et un moment viendra où les savants consulteront nos tableaux de mœurs comme nous interrogeons aujourd'hui les vignettes du XVIII^e^ siècle ; on lira les peintres modernes comme nous lisons maintenant les estampes de Gravelot, les croquis de Debucourt, les adorables tableautins de Boilly. D'ailleurs, la documentation ne manquera pas. Dans cette sélection assez restreinte de la Nationale, les genristes qui ont traité le seul point de vue théâtral sont assez nombreux pour qu'on ne puisse leur consacrer à tous une mention détaillée. Voici cependant M. Morrice, dont le *Cirque* et la *Course de taureaux à Marseille* méritent d'être distingués : la première étude représente une écuyère faisant l'exercice classique sur le dos du bon vieux cheval de manège, devant quelques spectateurs clairsemés ; l'autre est un plein air où se détache la noire silhouette du taureau attaqué par le groupe des professionnels de la spada. L'aspect général est vrai, l'observation sobre et frappante. J'en dirai autant de la toile plus fortement colorée que M. Maurice Sterne intitule *Entrée de Ballet*, et qui a pour plate-forme un promenoir de music-hall. *La Roulotte*, de M. de Moncourt, rouge et verte sur un fond de sous bois automnal, celle de M. Alfred Smith, qu'entoure un campement de forains sur un terrain rocailleux, le rougeâtre promenoir du théâtre Métropol, à Berlin, de M. Max Schlichting, un artiste silésien, sont encore d'intéressantes notations.

La *Fête aux Fortifs*, de M. Almagia, est une page qu'il faudra consulter dans trente ans, quand le débouclement de la grande ville aura fait disparaître jusqu'aux dernières traces des remparts et quand les historiens des mœurs parisiennes chercheront un commentaire pictural des nombreux romans réalistes consacrés aux divertissements des gigolettes suburbaines. Ils seront servis à souhait par cette amusante et grouillante composition d'un entrain communicatif dans sa gaîté toute plébéienne. Les danseuses de M^lle^ Marie Villedieu, *Futures Etoiles*, deux sujets maigrichons d'un troisième ou quatrième quadrille, souriant d'un sourire pâle et de commande, sont une page réaliste d'un autre genre, de ferme dessin et d'une réelle valeur d'observation.

Les Ouled-Naïls, par JEANNIOT.

M. Gaston La Touche reste le plus artificieux des artificiers, soit dit sans jeu de mots. J'entends par là qu'il fait servir ses pétarades de couleur, ses outrances de vert, de jaune, d'orangé, à la présentation de scènes assez scabreuses qui semblent, les unes, comme l'*Alerte* et la *Bourrasque*, les illustrations des chapitres les plus suggestifs des romans de Paul Bourget ou d'Anatole France, les autres, comme le *Charme*, le dénouement de drames symbolico-érotiques.

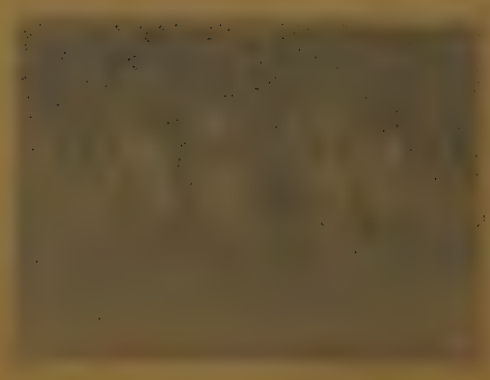
mardi-gras sur le boulevard Poissonnière, par une de ces après-midi sèches et aigres qui marquent généralement à Paris la période du carnaval. On livre la grande bataille des confettis ; des masques se croisent sur le trottoir et sur la chaussée, des déguisés mettent quelques notes plus franches sur le tapis foisonnant des rondelles aux teintes brouillées : une Espagnole à basquine, une Colombine, des Arabes, des clowns. La poussière ambiante qui sans cesse retombe mais que remue et soulève à nouveau le piétinement de la foule, forme un nuage à demi opaque et laisse cependant transparaître le fin pointillisme du décor. La facture est vraiment originale et l'harmonie délicate.

Les évocations second Empire sont à la mode ; il y a là toute une période entrée dans le domaine de la documentation et dont on s'est avisé enfin de soupçonner la richesse. Les historiens et les romanciers avaient déjà commencé à en tirer parti ; c'est maintenant le tour des peintres. Rien de plus curieux et de plus suggestif à ce point de vue spécial que les panneaux exposés par M. Bernard Boutet de Monvel. On y voit des dames en chapeaux à brides et en châles tombant sur la crinoline profiler leurs silhouettes passent des cavaliers en habits rouges, contrastés d'une façon amusante avec les cachemires. La composition est spirituelle et la belle tenue picturale laisse deviner et d'une société disparue. M. Guérin a traité presque exclusive de l'effet décoratif. Ses fois, le petit chapeau de bergère à fleur du près de la mer, et des amours mytholo- Souvenirs et regrets !

est bon aussi de ne pas négliger les milieux le disait un des maîtres de l'ancienne raitement d'être racontés, et un moment viendra où les auront à nous de mœurs comme nous interrogeons aujourd'hui les peintres modernes comme nous lisons maintenant les De court, les adorables tableautins de Boilly. ne manquera pas. Dans cette sélection assez restreinte de ont traité le seul point de vue théâtral sont assez nom- nous pour consacrer à tous une mention détaillée. Voici cepen- la *Course de taureaux à Marseille* méritent d'être esquisse une écuyère faisant l'exercice classique sur le manège, devant quelques spectateurs clairsemés ; l'autre la noire silhouette du taureau attaqué par le groupe des à l'aspect général est vrai, l'observation sobre et frappante. toile plus fortement colorée que M. Maurice Sterne intitule a pour plate-forme un promenoir de music-hall. *La Roulotte*, uge et verte sur un fond de sous bois automnal, celle de ontre un campement de forains sur un terrain rocailleux, le théâtre Métropol, à Berlin, de M. Max Schlichting, un e d'intéressantes notations.

M. Almagia, est une page qu'il faudra consulter dans bouleversement de la grande ville aura fait disparaître jusqu'aux dernières traces des remparts et quand les historiens des mœurs parisiennes chercheront un commentaire pictural des nombreux romans réalistes consacrés aux divertissements des gigolettes suburbaines. Ils seront servis à souhait par cette amusante et grouillante composition d'un entrain communicatif dans sa gaîté toute plébéienne. Les danseuses de M^lle^ Marie Villedieu, *Futures Etoiles*, deux sujets maigrichons d'un troisième ou quatrième quadrille, souriant d'un sourire pâle et de commande, sont une page réaliste d'un autre genre, de ferme dessin et d'une réelle valeur d'observation.

Le vieux Toréador, par ZULOAGA



M. Gaston La Touche reste le plus artificieux des artificiers, soit dit sans jeu de mots. J'entends par là qu'il fait servir ses pétarades de couleur, ses outrances de vert, de jaune, d'orangé, à la présentation de scènes assez scabreuses qui semblent, les unes, comme l'*Alerte* et la *Bourrasque*, les illustrations des chapitres les plus suggestifs des romans de Paul Bourget ou d'Anatole France, les autres, comme [illegible] de drames symboliques.

Cliché Revue Théâtrale

La Musique, par JEANNIOT.

Portrait de *Mme Rosa Bruck*, par PIERRE BRACQUEMOND.

Cette ambiance de féerie sauve les situations les plus risquées. Elle a, d'ailleurs, son mérite propre et sa fringante virtuosité. M. Jean Béraud se montre aussi virtuose aérien, vraiment souple et léger, dans le décor lumineux et surtout dans les détails de menue observation de la promenade des *Belles de Nuit*, au Jardin de Paris. Il y a là un délicieux bouquet de fleurs nocturnes mises en valeur par le papillottement des ampoules électriques.

Si M. Jean Béraud reste le peintre agréablement doué, le moderne Boilly des demi-mondanités et des corruptions parisiennes, M. Jean Veber demeure également fidèle à son répertoire de contes de fées. C'est un Perrault caricatural, de vision aiguë, mais qui corrige l'âpreté de la conception par le goût marqué des formes rondelettes, voire des gonflements de baudruche. Le fragment de décoration où il fait surgir en somptueux atours des princesses de féerie, des ogres pansus, avec le repoussoir de minces bergères et de pages longs comme un jour sans pain, a des richesses d'enluminure et des scintillements de vitrail. A noter aussi le *Casino de Frontière* et sa réunion de types si inquiétants qu'ils en deviennent presque macabres sous la lueur des abat-jour roses, et le *Voyage en Automobile*, qui fait songer aux péripéties de l'*Amourette*, de Pierre Veber.

L'exposition de M. Jeanniot marque, je ne dirai pas un nouveau progrès, car le talent si personnel de ce rare artiste a pris depuis longtemps toute sa signification et tout son développement, mais une évolution intéressante dans le sens de la grande décoration. Son principal envoi, la *Musique*, fait partie d'un ensemble de quatre panneaux qui comprendra aussi la Poésie, la Conversation et la Danse. Il représente un groupe de trois musiciens : un violoniste debout au fond du tableau et deux femmes, une chanteuse et une guitariste. Le violoniste est brun, en noir. La chanteuse, très brune, en chapeau rouge et robe blanche avec une écharpe jaune, tient à la main un morceau de musique. La guitariste, assise, est jeune et d'une physionomie souriante ; la chevelure épaisse et rabattue sur le front, ombrage de très grands yeux. Elle a un petit bouquet sur l'oreille droite, une veste mauve à passementerie jaune paille, une jupe foncée où sinue la ligne élégante d'un boa à plumes grises. Les tons roux, bleus et verts du fond, mettent en pleine valeur, mais sans surenchère de relief, avec un effet décoratif fondu dans l'ambiance discrète, l'atmosphère subtile de ce remarquable ensemble esthétique.

Tête de reître, par ANQUETIN.

Avec un *Ouragan en Bourgogne*, d'un beau caractère et d'une notation originale, M. Jeanniot expose encore deux toiles de genre, qui complètent son exposition de la façon la plus heureuse : des *Ouled Naïls* dansant la danse du sabre, d'une saisissante vérité expressive dans leur parti-pris de tonalité rougeâtre, et la *Halte*, une harmonie en noir et vert. On y voit une violoniste aveugle et ses deux petites filles (nous avions déjà fait leur connaissance l'an dernier) arrêtées dans une clairière de forêt. Les petites dorment, couchées ; la vieille tient son violon sur ses genoux et la nature verse sa paix indifférente sur les laideurs de l'âge et de la détresse comme sur le charme persistant de l'enfance.

Le Cirque au village, par KOOPMANN.

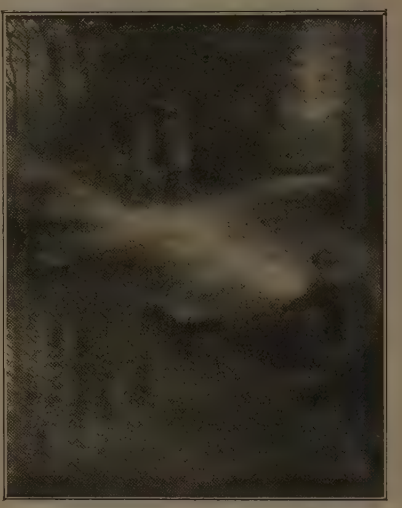
On connaît le beau tempérament de peintre de M. Muenier. C'est un réaliste convaincu à qui la nature apparut longtemps avec une exagération de relief et dont les œuvres toujours remarquées laissaient parfois une impression douloureuse sur la rétine du spectateur en raison de la sécheresse coupante des contours et de l'éclat tranchant de certains détails de coloris. La grande toile que M. Muenier expose cette année, parmi d'autres envois comprenant un intérieur et quatre paysages, apparaît nettement, supérieurement dégagée de ces procédés inquiétants. C'est la parabole de l'Enfant prodigue traitée dans un large sentiment d'humanité, avec une robuste et décisive maîtrise. Au seuil de la maison dont le portail profile de sobres architectures, le père, en longue lévite de velours brun, ouvre ses bras à l'enfant qu'il croyait perdu. Sous le vêtement sombre, sans plis, on suit le mouvement de

* * *

Portrait de *Willy*, par BOLDINI.

tendresse et d'abandon, l'incurvation des épaules qu'entraîne l'affectueuse détente, toute la poussée de l'être vers la créature qui gémit agenouillée sur le sable. M. Muenier a encadré cette noble interprétation de la légende dans un paysage de lisière de forêt aux pentes légèrement déclives, aux massifs arrondis, d'une simplicité et d'une sobriété pleines de grandeur.

Avant de passer aux grandes compositions allégoriques et à l'antique, sans oublier l'intéressant reliquat de la peinture de genre, étudions la série reposante des portraits de théâtre. M. Caro-Delvaille expose deux toiles qui donnent la complète synthèse de son talent extrêmement raffiné dans le parti-pris simpliste et qui joint une prestigieuse habileté de facture au goût méritoire des effets discrets, j'allais dire selects. Il y a du dilettantisme sans préciosité — car M. Caro-Delvaille n'a rien d'un petit-maître — mais il y a surtout une réelle intuition psychologique dans les deux figures en pied de *Mme Edmond Rostand* et de *Mme Jeanne Rolly*, qui sont l'une et l'autre de véritables portraits d'âme. La collaboratrice et inspiratrice, l'Égérie lyrique de l'auteur de *Cyrano* est représentée debout, dans un petit salon de décoration terne, couronnée de cheveux légers, fine, émaciée, presque transparente, les mains délicates soulignées par l'harmonie rouge et noire de l'éventail. Quant à la pensionnaire du Théâtre-Antoine, c'est une « étude de scène » d'après l'indication, d'ailleurs superflue, du catalogue. Elle est allongée sur un canapé vert ; la robe de dentelle, piquée au corsage d'un bouquet de camélias, découvre la ligne souple et juvénile des épaules ; la physionomie à la fois fière et mutine se détache en vigueur sur les blancheurs mates du décor de salon Louis XVI. On voit dans les deux œuvres le souci heureux de la reconstitution intégrale des modèles, l'un en sa mondanité esthétique, l'autre en sa troublante vitalité scénique.



La Roulotte, par A. DE MONCOURT.

Une Fête aux fortifs, par ALMAGIA.

M. Sain expose un très vivant portrait de Mme Renée du Minil, de la Comédie-Française. L'utile et même précieuse pensionnaire de la Maison de Molière est présentée debout, face au public ; l'ombre des cheveux blonds approfondit le regard ; la pulpe grasse des lèvres, le ferme contour des joues sont accusés sans tricherie ; le bariolage subtilement combiné de la robe de tulle à fleurs de velours ne manque ni d'audace ni d'intérêt, et, sous cet ajustement mondain, l'artiste apparaît nettement, franchement théâtrale sur ce grand théâtre d'une exposition publique.

Il semble au contraire que M. de La Gandara ait eu la fantaisie de nous montrer en Mme Polaire moins la Claudine des Bouffes ou le Friquet du Gymnase qu'une ingénue du répertoire des matinées odéoniennes, et il a réussi ce tour de force avec la plus étonnante maëstria. Sa Polaire en petite robe, aux cheveux fins noués d'un ruban rose, aux mains ramenées sur la poitrine d'un geste inquiet, est d'une troublante et suggestive pureté. M. Ginisty devrait l'engager pour jouer au naturel la chaste héroïne de *Paul et Virginie* dans quelqu'un des arrangements du chef-d'œuvre de Bernardin de Saint-Pierre qui dorment au fond de ses cartons. Avec sa chair dorée de créole qu'estompent délicatement les reflets rosés de la jupe, elle a la pose de la poétique martyre des conventions sociales préférant la noyade au désagrément de se mettre à nu devant tout un équipage.

Après Polaire, Willy, par Boldini. Le peintre ordinaire des femmes du monde, traitées en style calligraphique transcendental, contournées en volutes, allongées en arabesques, dessinées en majuscules, n'a pas renoncé à ses modèles familiers.

Souvenir de bal, par MORISSET.

Le Retour de l'Enfant prodigue, par MUENIER.

Mais, à côté de la fuite sinueuse des lignes féminines qui fusent et s'étalent en gerbes, en bouquets, ce portrait d'homme sérieux et sévère, stylisé à la Van Dyck, avec un heureux emploi des accessoires : gants, canne, manteau plié sur le bras, laissera une impression plus forte et plus durable de véritable œuvre d'art. On se lasse des tours de passe-passe et des élégances neurasthéniques. On reviendra toujours à une interprétation de la nature formulée avec tant de robuste maîtrise.

M. Pierre Bracquemond n'a cherché ni subtilités mondaines, ni joliesses de costume, ni rappel d'effet théâtral dans le portrait de M^me^ Rosa Bruck. C'est une simple effigie, d'un caractère précis, d'une exacte ressemblance. La figure est très vivante ; les yeux noirs rayonnent ; les lèvres grasses vont s'ouvrir et la puissance expressive sort naturellement de cette combinaison très savante sous son apparente simplicité.

Rentrons dans le domaine de la fantaisie idéaliste. M. Besnard expose un fragment du plafond destiné à la Comédie-Française. L'ensemble, dont la maquette est placée près du tableau, représente Apollon et les vingt-quatre Heures dont deux se détachent en un vol harmonieux, pour aller couronner nos grands poètes dramatiques, Molière, Corneille, Racine et Victor Hugo, tandis qu'en bas de la composition, un psychologue en robe rouge surprend dans le dialogue d'Adam, d'Eve et du Serpent l'origine de toutes les combinaisons scéniques, drame et comédie. L'ensemble ne pourra être jugé que sur place, mais, dès à présent, le triangle pictural qu'expose M. Besnard se recommande par la souplesse fluide des lignes, par le miroitement des tons raffinés, par les fumées légères des nues roses, rouges, violettes qui remplissent la toile d'une poudre impalpable. Au centre, Apollon jaillit d'un cratère lumineux dont les ors donneront à cette féerie théâtrale la splendeur d'un midi rayonnant.

Copyright 1905 by Muenier.

Dessin de MUENIER, pour son tableau le *Retour de l'Enfant prodigue.*

Le grand tableau décoratif, destiné par M. Roll, à l'Hôtel de Ville de Paris, est une œuvre assez complexe et qui demande un certain travail de lecture, mais l'effort est récompensé. « Joies de la vie, art, mouvement, travail, lumière », tel est le titre de cet assemblage de morceaux réunis par l'atmosphère subtile d'un ciel de rêve. La lumière épandue a des joies dont le pinceau de M. Roll a toujours tiré un admirable parti. On la retrouvera merveilleusement distribuée sur le jet d'eau qui centre la composition, sur les architectures de palais et de basilique qui garnissent la profondeur sans la limiter, sur les cavaliers lancés au galop qui représentent le mouvement, sur les maçons attelés à un chariot et les forgerons martelant l'enclume qui symbolisent le travail, enfin dans l'épisode lyrico-dramatique — une scène de Gabriel d'Annunzio commentée par Roll ! — du statuaire désespéré, à genoux devant la statue où il n'a pu enclore son idéal complet.

Cette amère tristesse des impuissances et des renoncements qu'a connue tout véritable artiste, M. Delance les évoque dans son *Bonheur perdu,* qui appartient à la série des allégories psychologiques. Comme décor, un paysage boisé d'une légèreté aérienne ; — tel le sous-bois d'*Armide,* où vient de se jouer le génie décoratif d'Amable. L'homme qui porte le poids des ans et le deuil des illusions perdues s'est assis, le front penché, les épaules voûtées. Au-dessus de lui, le Bonheur plane, fumée immatérielle et décevante qui va se confondre avec les jeux de la lumière. A peine plus formulée, la Muse consolatrice s'incline vers le vaincu de l'existence, et le geste est d'une heureuse souplesse dans sa grâce languide. Sans doute, M. Delance a-t-il voulu symboliser l'Espérance, qui n'abdique jamais et survit aux pires banqueroutes de l'Idéal. Peut-être aussi a-t-il entendu rappeler que les jouissances de l'art réalisent une abstraction supérieure, un Absolu contre lequel ne sauraient prévaloir les vaines contingences des épreuves matérielles. Mais il n'est pas nécessaire de préciser le sens philosophique du tableau pour en goûter pleinement la fine harmonie, le charme poétique, la mystérieuse et flottante coloration.

M. Jules Flandrin a également noté une inspiration idéaliste dans un Ange aux ailes ouvertes intitulé *Hommage à Haendel,* le plus glorieux émule de Palestrina, d'Allegri, de Marcello, de Sébastien Bach, de Porpora et de Scarlatti, le maître de l'oratorio, l'auteur du *Messie,* le compositeur dont le lyrisme religieux n'est comparable qu'à celui de César Franck pour la sincérité et l'ampleur de l'inspiration, populaire depuis un siècle et demi en Angleterre et en Allemagne, a été longtemps méconnu chez nous. Il a maintenant son cénacle de dévots, d'une fidélité, d'une ferveur cultuelles ; et c'est pour leur chapelle que M. Flandrin a évoqué cet ange dont les pieds ne touchent pas le sol. Sur l'azur où se détachent le ton crayeux de ses ailes et le parti-pris de coloration violente de sa tunique, il symbolise l'Ascension de l'âme humaine emportée vers les hautes régions, vers « les sphères éternelles », comme il est dit dans le livret de *Lucie,* par le grand vol symphonique. Du même peintre, une

Dessin de HOUBRON,
pour son tableau *Mardi-Gras*.

Mardi-Gras (Paris), par HOUBRON.

curieuse restitution antique, de jeunes cavaliers d'Arcadie menant leurs coursiers à la rivière et dessinant la prise du Parthénon parmi les verdures d'un paysage idyllique.

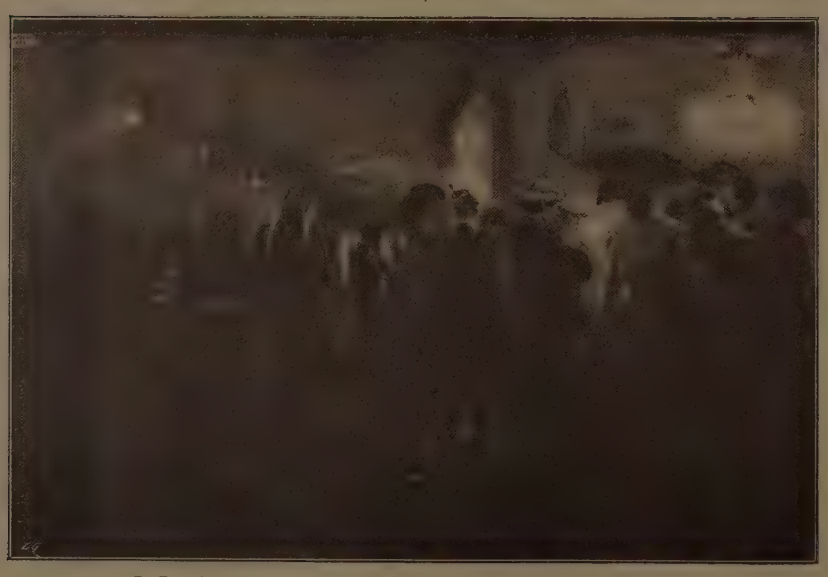
M. José Engel qui porte un nom cher à tous les amis du grand art est un fervent observateur de la nature et serait aussi un remarquable décorateur théâtral. Le *Soir dans les Ruines* qu'endeuille la cendre fine d'un crépuscule où il semble qu'on devine les nymphes d'Henner attardées sur les débris d'une civilisation disparue, le château-fort au relief âpre, à la silhouette mouvementée ont un caractère dramatique, tandis qu'en le *Matin sur la Seine* pénétré des lueurs d'une aube mystérieuses s'évoque une douceur idyllique.

Portrait de M^lle P..., par M^lle MARIE BERMOND.

Les quêteurs d'idéal qui tiennent cependant à ne pas quitter la terre, tous ceux pour qui le paysage est vraiment un état d'âme, suivant qu'il réfléchit les ardeurs du « Midi, roi des étés, épandu sur la plaine » ou somnole à la fin du jour, trouveront en M. Albert Dagnaux leur peintre et leur poète. Le panneau qu'il a composé pour le Lycée Fénelon porte cette épigraphe lyrique « Oh ! primavera, gioventu dell'anno — oh ! gioventu, primavera della vita ! » Et c'est bien réellement une fête printanière, fête des oreilles qui perçoivent sous la gamme des couleurs tendres les accords mystérieux d'un lointain concert, fête des yeux qu'emplit de gaîté communicative cette farandole de fillettes tumultueuses lâchées en pleine campagne. Il y a là une exaltation saine et noble qui associe la nature à la juvénile expansion des forces vives et appareille, suivant le vœu du chantre des saisons, le printemps de la prairie au printemps des cœurs. Les attitudes sont justes dans leur souple enchevêtrement ; les colorations joyeuses vibrent à l'unisson. Du même artiste, deux panneaux de moindre dimension appartenant à M. Paquin : une danse de nymphes agréablement décorative et *le Bain* dont les figures ne sont pas moins mythologiques.

En face du tableau de M. Dagnaux, M. Prouvé expose une assez vaste composition de sujet presque analogue : les *Joies de la Vie*, ronde d'été à l'ombre de verdures épaisses qui tamisent les rayons du soleil. Le peintre a un délicat sentiment du réalisme et sait dégager la poésie intime que révèle l'assemblage des types humains les plus vulgaires dans certaines conditions de repos physique et de détente morale, loin de l'atelier, du chantier ou du bureau. Il joue de la couleur avec une dextérité séduisante, et ses tons orangés, bleus, blancs, roses, safranés, souvent distribués par larges taches, chantent une mélodie sonore.

Du grand tableau plafonnant de M. Friant, commandé pour la préfecture de Nancy et qui représente la Lorraine protectrice des arts et des sciences, il convient de retenir le rythme élégant de la farandole déroulée entre ciel et terre et l'intéressante figure du violoncelliste en action au bas de la toile. Un autre plafond de M. Guillaume Dubufe — qui expose un portrait vraiment exquis de sa femme et de sa fille — revient du salon de repos du Pavillon de la France à l'Exposition de Saint-Louis et symbolise les Renommées. La *Parque endormie* de M. Agache, dans un décor de bibliothèque poudreuse assez mal expliqué, se recommande par la qualité du dessin et aussi par la dureté de la substance. Elle semble sculptée dans un bloc de matière dure et c'est d'une bouche de porphyre qu'elle laisse tomber le distique fameux : « Non veder, non sentir, m'e gran ventura. Pero non mi distar, deh parla basso ».



Le Paradis (promenoir d'en haut aux Concerts Lamoureux), par GUMERY.

Ce serait crime d'oublier une savoureuse baignade de M. Giran Max et surtout le *Marchand de coqs*, de M. Anglada Camarasa, dont l'étalage garde de si merveilleuses colorations.

Nous revenons au grand art, noblement, simplement formulé avec la *Suite antique* de M. Auburtin, ce n'est qu'un fragment, mais d'une admirable tenue, ce centaure musicien qu'escortent à travers un paysage rocheux des bacchantes marquant de leurs pieds nus le rythme de la marche héroïque. L'émeraude pâlie de la mer, le saphir alangui du ciel, les pointes acérées des récifs, les carnations juvéniles pénétrées d'un rose d'aurore s'accordent à merveille pour donner à la composition un ton de fresque. La danseuse à jupe plissée, à cheveux blonds cendrés qui pose la pointe de ses pieds légèrement crispés sur un gazon fleuri d'asphodèles démontre la plus délicate eurythmie. M. Auburtin, reprenant la tradition de Puvis de Chavannes, nous convie au repas austère des noces de Cana de l'idéalisme. Ici le vin se change en eau d'une limpidité admirable, en onde pure comme le plus pur cristal de roche, transparente comme une pensée de Fra Angelico, comme un rêve de ces petits enfants qui dorment, *bambini d'amore*, dans les encadrements des vieux missels.

M. Koos, autre amateur de l'antique, ne cherche pas à réaliser le même genre de symphonie musicale dans l'évocation des temps mythiques. Il y a même quelque gauloiserie, au meilleur sens du mot, ou s'il préfère un accent vigoureux de sensualité païenne dans le tableau qu'il intitule le *Chèvrepied*. Le personnage principal est un faune voyeur, qui joue les Actéons à l'abri d'une roche et contemple les ébats de nymphes au bain, d'ailleurs simplement esquissées en un pudique lointain. Le mouvement de l'indiscret demi-dieu est juste et bien harmonisé avec les détails du paysage qui embrasse tout un cirque de buissons et de rochers baignés d'une lumière grise aux nuances adroitement réparties.

Futures étoiles, par Mlle Marie VILLEDIEU.

Avec M. Courtois, il ne s'agit plus de subtilités lumineuses, de rythme décoratif, ni d'ampleur panoramique. L'auteur de *Daphnis et Chloé* est un fervent des colorations chaudes, un passionné des tons ardents que n'atténue aucune demi-transparence de l'atmosphère. Les deux enfants, dont l'un est déjà plongé dans l'émeraude liquide d'un lac surplombé par des rochers, tandis que l'autre découpe sa ligne svelte sur la pente glissante, viennent de la prairie ensoleillée; leur épiderme ambré y a fait une ample provision de rayons; ils restent lumineux dans l'ombre de la grotte presque à l'égal du sous-bois qui sert de toile de fond à cette aimable scène de la pastorale de Longus. Aussi bien ceux qui préféreraient une ambiance plus discrètement émaillée, trouveront une appréciable compensation dans la grâce du dessin et la finesse de la composition.

Le Mannequin, par Mme Marc MONNIES.

Le principal envoi de M. Carolus Duran, qui aura présidé cette année pour la dernière fois le Comité de la Nationale — sa grandeur de représentant de la France à la tête de l'Ecole de Rome, l'attachant désormais aux rives du Tibre — est une figure de femme nue, étendue sur des draps de satin et une couverture de peluche cerise. Elle porte le titre allégorique de *Volupté*. C'est en réalité une belle Impéria de style et de décor modernes, une somptueuse courtisane du Titien. La muse de M. Armand Point — dont on retrouvera aux dessins un délicieux portrait de Mme Victor Margueritte — procède au contraire de la formule Michel-Angesque. La tête est petite, suivant la donnée classique, le corps robuste et d'une herculéenne divinité; l'ensemble s'encadre dans un paysage austère, sommairement indiqué et traité par larges plans.

Une Muse, par Armand POINT.

Le *Silence* de M. Osbert, les naïades de MM. René Ménard, Henri Leriche, Hawkins, Heymans, les amusantes néréides de M. Marzocchi qui se crêpent le chignon près d'une épave mériteraient mieux qu'une mention; mais il est temps de revenir aux vigoureux enlumineurs, aux peintres d'une sève ardente. M. Zuloaga, le plus expressif des artistes qui nous viennent du pays de Goya, expose une bien curieuse silhouette de toréador, *El Bunolero*, vieux figurant des fêtes du cirque, tassé, cassé sous la veste à pasquilles. Pittoresquement posée dans sa caducité presque tragique la figure est prise

sur nature. Dans la réunion de frustes fantoches, intitulés le *Maire et les Adjoints de Torquemada* et aussi dans le groupe des *Cousines* dont une lumière presque artificielle malgré le plein air est rabattue par un nuage formant écran au fond du paysage, on retrouvera le même peintre admirablement doué, à la palette chargée de gris éclatants et de noirs profonds.

La *Tête de Reître* de M. Anquetin — teint échauffé, nez de poivrot, œil d'aigrefin, bouche de satyre, chapeau de paille à plumes baroquement assorties, tricot crasseux découvrant l'épaule, loque de manteau brun — est un des morceaux de genre les plus réussis de la Nationale, dans sa vigoureuse truculence. Ce gaillard là pourrait jouer les Tragaldabas. Et c'est sa propre charge — *ipse bobinavit*, dit une inscription placée au coin du tableau — qu'a ainsi portraicturée le peintre !

A titre de contraste, quel joli profil de parisienne parisiennante promenant au bois sa flânerie — et son petit chien ! Mme Madeleine Lemaire délaisse la palette florale pour chiffonner les satins à plis cassants et les dentelles des costumes du XVIIIe siècle. Ses jeunes filles réunies dans un atelier de broderie, en robes roses et coiffes blanches, ses jeunes femmes assises sur un banc et qui bavardent, tandis qu'un musicien en toque de satin et veste de zinzolin repose à leurs pieds comme un chérubin de vignette galante, sont séparées, sur le même panneau, par une fillette au petit chien en atours d'amante de Des Grieux. Ces brodeuses et cette Manon ont un charme réel. M. Lesrel garde sa précision un peu sèche et son abondante documentation dans sa répétition d'un concert de musique de chambre par des gentilshommes satins à la mode des contemporains de dans un foyer de théâtre l'immortel Pierrot par le compère Arlequin et la commère

La *Nana* de M. Manel Féliu, un des colonie d'artistes espagnols qui s'est brilramène aux études modernistes. Le dessin des accents très justes. Mme Marthe Stettler, ciété des Beaux-Arts est hospitalière — *Danseuse*, figurine dont le costume japonais

Dans la série des intimités musicales, Mme Arminia Babaian-Carbonell dont la ont une certaine sincérité, malgré l'abus des

Mais, dans cet ordre de composition, *cato* de M. Rosset-Granger, étude de jeune plume rose, ombrage les yeux extatiques, de la virtuosité. Justesse de l'harmonie, leurs, tout concourt à styliser ce beau por-

J'ai gardé pour la fin les mondaines pénombre des loges, M. Louis Picard, ciale à toutes les compositions du peintre turquoise mourante, épandu sur les épaules nacrées des belles spectatrices qu'il mélancolique symbole de la saison théâtrale agonisante, dont va bientôt mourir à l'horizon le mirage, l'illusion, le rêve?

Mardi-Gras, par Tony MINARTZ.

Dessin de Tony MINARTZ, pour son tableau *Mardi-Gras*.

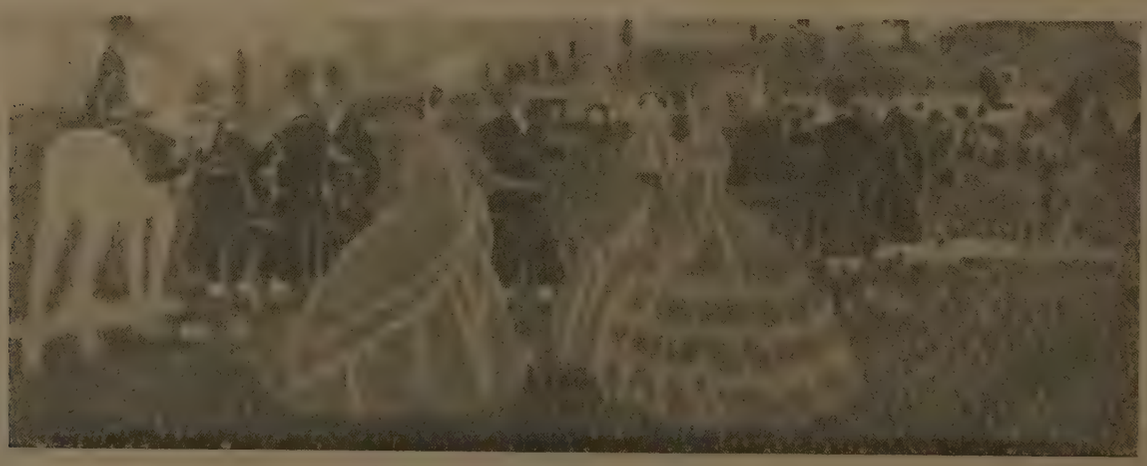
somptueusement vêtus de velours et de Scarron. M. Neveu-Dumont évoque à face blafarde et blancs oripeaux, bafoué Colombine. Un clair de lune de Watteau. tempéraments les plus originaux de la lamment naturalisée à la Nationale, nous est vigoureux, la coloration relevée par une artiste d'origine helvétique — la Soexpose un agréable tableautin, la *Petite* a des détails amusants.

il convient de citer encore les envois de femme à la guitare et la femme au piano contours flottants.

l'œuvre maîtresse du Salon est le *Pizzi*violoniste dont le grand chapeau noir, à les lèvres entr'ouvertes par la ferveur parfaite combinaison du jeu des vatrait...

qu'évoque *Au Théâtre*, dans la vague notateur subtil. Cette atmosphère spédes élégances parisiennes, le reflet de enveloppe d'un halo, ne sont-ils pas le

Camille LE SENNE.



La Chasse, par Bernard BOUTET DE MONVEL.

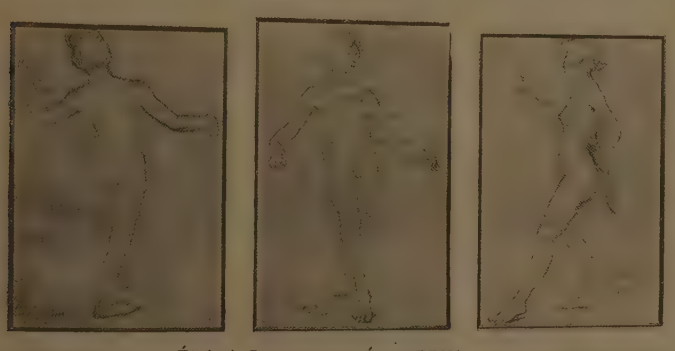
SCULPTURE, DESSIN & GRAVURE

Portrait de *M. Henri Roujon*, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, par FRIANT.

L'homme que définissait Montaigne n'a jamais été plus qu'aujourd'hui « ondoyant et divers ». Or, l'histoire nous apprend qu'à toutes les époques de civilisation, l'art a été le reflet des idées dominantes, témoignant de toutes les influences qui les régissaient et leur donnant une forme tangible qui en fixait le caractère, qu'en un mot l'art n'est jamais que l'expression d'une société ; la nôtre me semble donc avoir l'art qui lui convient, composite et bariolé comme elle. Vie intense, tendances contradictoires, variété des opinions, lutte des croyances, grande éclosion scientifique, grands courants philosophiques et critiques, élan vers les humbles, sentiment, idéal poétique..... que sais-je ? Tout a son reflet dans l'art de notre époque comme dans un vivant miroir. Art varié et individuel ! Eh bien ! malgré la férocité égoïste des personnalités, malgré le succès du jour préféré à la gloire du lendemain, malgré l'étrange pris pour le beau et la silhouette prise pour le style, toutes ces manifestations individuelles constituent, c'est indéniable, une belle poussée artistique, une force réelle qui marche à grands pas. Mais quel observateur peut monter assez haut pour nous dire où elle se dirige !

Entrons donc dans les salles de la Société Nationale des Beaux-Arts à laquelle, entre parenthèse, le vocable anglais *The National Society* me semblerait mieux convenir, tant les étrangers ont donné à cette Société une marque de fabrique particulière, mais puisqu'on dit toujours « le Pont Neuf » disons « Société Nationale » et voyons la sculpture. Schopenhauer a écrit quelque part qu'on doit regarder une statue en tournant autour silencieusement, puis « attendre debout et découvert qu'elle vous adresse la parole ». Hélas ! j'ai souvent essayé ; que de statues j'ai quittées sans qu'elles aient engagé la conversation avec moi, parce qu'elles n'avaient rien à me dire sans doute, parce que leurs créateurs n'avaient pas murmuré à leur oreille quelque petit secret. Je viens de revenir à la charge et certaines statues m'ont parlé, cette fois, et dans un langage soit prose, soit vers, très humain et très ému. Car c'est toujours l'humanité qui domine, et vous chercherez vainement dans ces salles de la Société Nationale quelque *Jeune fille en conférence avec une colombe*, quelque *Enfant piqué par un serpent* ou quelque *Muse* allégorique ayant vieilli sous le harnais. Ainsi, voici les deux belles œuvres du grand maître Constantin Meunier, qui vient de mourir, *Mineur* et *Philosophie*. Dites-moi si tout un monde de pensées ne sort pas des flancs de ces bronzes qui semblent inertes quand on les frappe du doigt. Tout le servage de notre âge de fonte et de feu est exprimé dans le *Mineur* et avec quelle simplicité de moyens, quelle hauteur de sentiment. C'est la race sobre et concentrée du pays brabançon, race d'âmes muettes qui se laissent broyer sous la meule de la vie avec un héroïsme tranquille. Ne prononcez pas le mot réalisme car c'est du plus pur lyrisme ! A l'heure matinale où je griffonne mes notes, au milieu du chantier qu'est encore la grande Rotonde, de pieuses mains disposent autour du socle des guirlandes de feuillage où la dureté des trois couleurs de Belgique, noir, jaune et rouge se fait presque douce sous le crêpe symbolique et cela est très poignant et très triste. La tête appelée *Philosophie* semble, devant cet hommage, prendre une singulière expression de résignation ; l'œuvre de Constantin Meunier ne reste-t-elle pas en effet inachevée ; cette « Glorification du travail » qui devait résumer pour lui toute une vie de talent et de labeur, il n'a pu, hélas, la terminer.

Salammbô, par HENRI HAVET.



Étude de Danseuses, par ÉMILE BRIN.

Au milieu de la Rotonde les deux magnifiques plâtres de Rodin semblent deux Titans foudroyés, tombés du ciel et se tordant encore en de furieux spasmes. Etrange et grand artiste que ce Rodin ! Ses deux figures n'ont pas de têtes, on ne peut leur donner aucun nom et elles s'imposent par le prestige de leurs courbes persuasives et hautaines qui chantent sous la blanche lumière comme une incantation. Avec cet artiste tumultueux la composition, qui pour d'autres est chose d'arrangement et

Portrait de *Mme Camille Duguet*, par Mlle VALENTINO.

l'essor ou la retombée de ses désirs et de ses pensées, et parfois le rappellent noblement à lui quand, oublieux et distrait, il se laisse absorber par toutes les puérilités de la vie sociale.

M. Bartholomé est également de ces artistes qui sentent le côté émouvant des choses et sont hantés par les augustes sérénités de la grande ligne. Dans son groupe Adam et Eve éprouvant le premier sentiment de la pudeur, j'aime beaucoup le geste de l'Eve, éloquent de sentiment intime, mais peut-être le sujet ne comportait-il pas une aussi grande dimension, qui donne ainsi trop d'importance aux jambes. C'est cependant l'œuvre d'un bel artiste spiritualiste et personnel. Beaucoup d'autres suivent le même chemin et sans étalage de muscles nous émeuvent. La vibration de l'être humain est parfois d'autant plus intense qu'elle est plus contenue ; que de vers de Molière, où pleurent, sans enflure de voix, des passions autrement énergiques que les nôtres ! Ainsi le *Perceval* de M. Dampt est l'ouvrage rare d'un maître ouvrier rehaussé d'un brin de littérature. Dans le doux regard du preux légendaire de la Table ronde, on entrevoit le monastère où il finira ses jours à côté de la coupe sacrée où bût Jésus. Les cliquetis rauques des épées l'inquiète peu

Portrait de *Mme Victor Margueritte*, par Armand POINT.

d'équilibre préconçu, n'est plus qu'une émanation du sentiment et la notion de poésie naît de la qualité de la sensation et de l'impression au lieu de la qualité du sujet. Lui demandant l'autre jour, devant son œuvre, quel nom il comptait donner à la figure assise lorsqu'elle aurait une tête, il me répondit que cela lui importait peu, qu'il voulait montrer au public que la sculpture vivait seulement par le modelé et que du modelé et des lignes devait s'entendre le sujet, de même qu'une symphonie de Beethoven peut être comprise soit dans le sens gai, soit dans le sens triste selon le tempérament et la disposition d'esprit momentanée de l'auditeur. Permettez-moi de vous dire, mon cher maître, que cette théorie est inaccessible au public qui veut partir du sujet pour apprécier la statue. Combien de snobs admirent « de chic » la victoire de Samothrace qui n'y comprennent absolument rien parce qu'il n'y a ni sujet, ni tête, ni bras. Jamais plus belles lignes de draperies n'ont pourtant parlé un plus haut langage ; pour l'homme qui sait les comprendre elles expriment l'essentiel,

Dessin de Mlle VALENTINO pour son tableau portrait de *Mme Camille Duguet*.

pourvu « que la main gauche ignore le bien que fait la main droite » : c'est la belle devise gravée au bord du bouclier. M. Desbois chante, lui, dans la *Femme à l'arc*, la grande volupté antique, la beauté de la chair et cela avec une maîtrise incontestable. Cependant le mouvement d'ensemble ne me semble pas aussi juste que l'étude attentive de chaque morceau pourrait le faire supposer. Le bras droit paraît même ne pas très bien tirer sur l'arc.

Plus loin le fond amer et troublé des terrestres fatalités nous est révélé par les *Filles de Satan*, de Ch. Rombaux, par l'entrelacement dramatique de leurs bras et par la mystérieuse gravité de leurs têtes douloureuses. Enfin, pour en finir avec ces œuvres de style et de nu, je citerai le *Vase* de marbre de M. Injalbert, qui se complait toujours au ricanement farouche des satyres, et son *Jeune Faune ivre*, d'une exécution magistrale, de ce faire simple et savoureux auquel l'artiste nous a habitués ; puis la *Pallas Athénée*, de M. Bourdelle, la *Tête de vieux Philosophe*, de M. Halou, le *Mandoliniste*, de M. Lerche, et la *Mélancolie*, de Mlle Lucy Perkins, toutes œuvres d'un très beau caractère et que semble éclairer certain rayon venu de Grèce. A citer aussi le *Projet de Fontaine*, de Mme Quinquaud, tout à fait curieux avec ses carpes qui lèvent le nez en l'air.

Il y a peu de monuments funéraires à la Nationale, et c'est dommage ; la poésie funéraire est si belle ! Quoi de plus attirant pour un sculpteur que faire palpiter dans une forme matérielle nos tendresses pour l'être qui a disparu après avoir été le frère de notre âme ou de notre chair, que tirer de l'implacable néant la chère présence évanouie ! La *Figure tombale*, de M. Gallet, bien qu'indécise, est assez touchante ; les plis de la draperie sont résignés et c'est bien le souvenir fidèle qui attend et veille au seuil de l'éternité. On songe en la contemplant à la belle pensée de Leconte de Lisle, disant à la mort :

Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

Cliché Revue Théâtrale.

Portrait de M^me^ Edmond Rostand, par CARO-DELVAILLE.

Les feux de la Rampe", portrait de Mlle Yvonne de Tréville, par la princesse ERISTOFF-KAZAK.

J'aime moins (dans le jardin extérieur) la *Stèle funéraire « A Henri Fouquier »*. Le journaliste est peu ressemblant et si l'idée du vase est heureuse, le laurier qui en sort n'est guère compris au point de vue décoratif.

Tournons-nous maintenant vers les ouvrages d'humanité, si je puis dire. C'est que le temps n'est plus des églogues ; je crois même que notre vieille Gaule ne les a jamais aimées bien sincèrement et que nous avons été longtemps dupes du prestige sacré de la littérature antique. Tityre s'est toujours appelé chez nous Jeannot, Galatée Jeanneton et le laurier de Théocrite n'a jamais poussé aux bords de nos rivières.

Fatiguées des idoles vieillies, les générations nouvelles ont donc regardé autour d'elles et demandé à la nature le secret de sa véritable poésie. Millet a imposé cette figure austère et pensive du paysan aguerri aux privations, qui fait comme partie intégrante de cette terre sur laquelle il peine, et emprunte, par cela même, à son éternelle beauté quelque chose de sa rudesse et de sa grâce. C'est maintenant le tour des habitants des villes.

J'aime la scène éloquente et pacifique que M. Charpentier intitule la *Famille heureuse*. Simplification et ordonnance des mouvements, compréhension du trait essentiel et des attitudes, tout y est. La silhouette des deux vieux à droite s'empreint d'une simplicité touchante ; derrière eux s'étend un fond de hautes maisons et l'on sent que leur pauvre vie s'est écoulée devant cet horizon borné et que leur âme en est restée un peu fermée aussi.

Du même ordre, la *Résignation*, de M. Cazin, qui évoque le labeur fatigant accompli sans murmure, et les deux *Résignées*, de M. Temporal, dont l'une impressionne avec son visage usé que la vieillesse frôlera bientôt de son aile chauve. Voici maintenant les pires misères : *Dehors*, de M. Cavaillon, un de ces groupes qu'on ne peut voir sur les bancs des boulevards sans un pincement au cœur — l'exécution en est malheureusement un peu lâchée — et la *Misère*, M. Faller, assez dramatiquement composée. M. Millès, dans son *Retour de l'église*, nous montre une silhouette de vieille où se révèle toute l'énergie à la fois [illegible] stérile de la terre bretonne.

Portrait de Mlle S. Marconnier, de l'Opéra, par CARRIER-BELLEUSE.

Je citerai enfin la *Couture*, du sculpteur averti Fagel ; c'est une figure de fille du charme le plus noble et le plus pur, douce et réconfortante à [illegible]

Dans le vaste champ des bustes, je m'arrête devant l'exposition de M. Léonard qui outre ses têtes de goût florentin charmantes mais déjà vues, nous montre cette fois deux œuvres assez fortes, le *Vieux Roulier*, dont la barbe reprise à l'outil dans le bronze même prouve combien toute matière dont on sent l'arrachement est intéressante de côté incisif, et le *Pilleur d'épaves*, dont le regard porte loin... loin, avec une déconcertante certitude. C'est cette race de l'île de Sein, dont les femmes, plus robustes que les hommes, ne seraient pas déplacées parmi les Sioux du capitaine Cody.

Que de bonnes choses seraient encore à citer ! Et le buste de marbre de Camille Lefèvre, très savoureux, et la dame « *Blanche* », de M. Fix-Masseau, fort troublante mais nullement troublée, presse-papier tout indiqué, et le *Buste de Renan*, par M. de Charmoy, et le *Grain de sel*, de Mlle Frumerie, et la *Vieille Dévote*, de M. Rapp, enfin cette délicieuse figurine de M. Perelmagne, *Consolation* : cœur brisé, rêverie lointaine et tendre, souvenir fidèle : on peut tout voir dans cette jeune femme à la tête si doucement inclinée sur la blonde tête d'une enfant.

Et maintenant, comme le bon juge des *Plaideurs* :

Allons nous délasser à voir d'autres procès...

Les audiences en sont du reste fort instructives et agréables, surtout « à la Chambre » de [illegible]

Roland, par CARO-DELVAILLE.

"Aux feux de la Rampe", portrait de M^lle Yvonne de Tréville, par la princesse ERISTOFF-KAZAK.

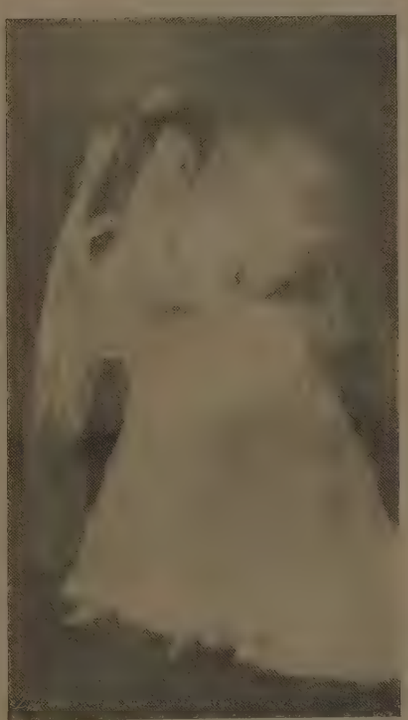
J'aime moins (dans le jardin extérieur) la *Stèle funéraire « A Henri Fouquier »*. Le journaliste est peu ressemblant et si l'idée du vase est heureuse, le laurier qui en sort n'est guère compris au point de vue décoratif.

Tournons-nous maintenant vers les ouvrages d'humanité, si je puis dire. C'est que le temps n'est plus des églogues ; je crois même que notre vieille Gaule ne les a jamais aimées bien sincèrement et que nous avons été longtemps dupes du prestige sacré de la littérature antique. Tityre s'est toujours appelé chez nous Jeannot, Galatée Jeanneton et le laurier de Théocrite n'a jamais poussé aux bords de nos rivières.

Fatiguées des idoles vieillies, les générations nouvelles ont donc regardé autour d'elles et demandé à la nature le secret de sa véritable poésie. Millet a imposé cette figure austère et pensive du paysan aguerri aux privations, qui fait comme partie intégrante de cette terre sur laquelle il peine, et emprunte, par cela même, à son éternelle beauté quelque chose de sa rudesse et de sa grâce. C'est maintenant le tour des habitants des villes.

J'aime la scène éloquente et pacifique que M. Charpentier intitule la *Famille heureuse*. Simplification et ordonnance des mouvements, compréhension du trait essentiel et des attitudes, tout y est. La silhouette des deux vieux à droite s'empreint d'une simplicité touchante ; derrière eux s'étend un fond de hautes maisons et l'on sent que leur pauvre vie s'est écoulée devant cet horizon borné et que leur âme en est restée un peu fermée aussi.

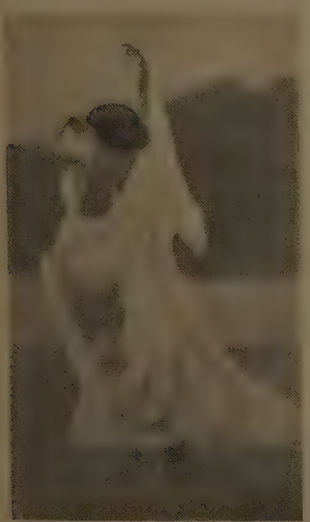
Du même ordre, la *Résignation*, de M. Cazin, qui évoque le labeur fatigant accompli sans murmure, et les deux *Résignées*, de M. Temporal, dont l'une impressionne avec son visage usé que la vieillesse frôlera bientôt de son aile chauve. Voici maintenant les pires misères : *Dehors*, de M. Cavaillon, un de ces groupes qu'on ne peut voir sur les bancs des boulevards sans un pincement au cœur — l'exécution en est malheureusement un peu lâchée — et la *Misère*, de M. Faller, assez dramatiquement composée. M. Millès, dans son *Retour de l'Église*, nous montre une silhouette de vieille où se révèle toute l'énergie à la fois tenace et stérile de la terre bretonne.



Portrait de M^lle S. Marconnier, de l'Opéra, par CARRIER-BELLEUSE.

Je citerai enfin la *Couture*, du sculpteur averti Fagel ; c'est une figure de jeune fille du charme le plus noble et le plus pur, douce et réconfortante à regarder.

Dans le vaste champ des bustes, je m'arrête devant l'exposition de M. Léonard qui, outre ses têtes de goût florentin charmantes mais déjà vues, nous montre cette fois deux œuvres assez fortes, le *Vieux Roulier*, dont la barbe reprise à l'outil dans le bronze même prouve combien toute matière dont on sent l'arrachement est intéressante de côté incisif, et le *Pilleur d'épaves*, dont le regard porte loin... loin, avec une déconcertante certitude. C'est cette race de l'île de Sein, dont les femmes, plus robustes que les hommes, ne seraient pas déplacées parmi les Sioux du capitaine Cody.



Étude de Danse, par AUBURTIN.

Que de bonnes choses seraient encore à citer ! Et le buste de marbre de Camille Lefèvre, très savoureux, et la dame *« Blanche »*, de M. Fix-Masseau, fort troublante mais nullement troublée, presse-papier tout indiqué, et le *Buste de Renan*, par M. de Charmoy, et le *Grain de sel*, de M^lle Frumerie, et la *Vieille Dévote*, de M. Rapp, enfin cette délicieuse figurine de M. Perelmagne, *Consolation :* cœur brisé, rêverie lointaine et tendre, souvenir fidèle : on peut tout voir dans cette jeune femme à la tête si doucement inclinée sur la blonde tête d'une enfant.

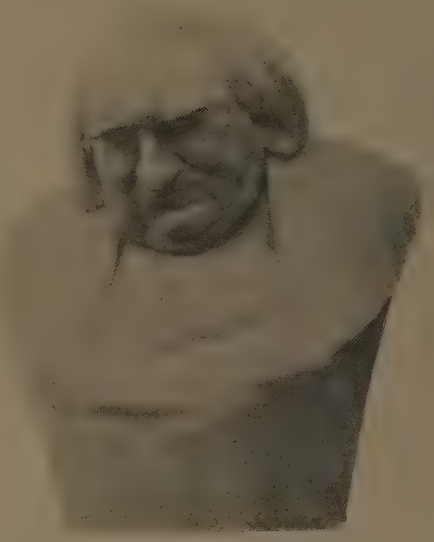
Et maintenant, comme le bon juge des *Plaideurs :*

Allons nous délasser à voir d'autres procès...

Les audiences en sont du reste fort instructives et agréables, surtout « à la Chambre » de gravure.

Femme à l'Arc, par DESBOIS.

D'abord les dessins et pastels. Quand je vous aurai dit que M. Boldini *(portraits)* est le tzigane du dessin, que M. Friant *(Henri Roujon)* est attentif et ému ; que M. Carrier-Belleuse *(Mlle Marconier, de l'Opéra)* a de l'esprit et du charme, ainsi que M. Brin *(trois études pour danseuses)*, un jeune qui fait de grands progrès, et M. Auburtin *(danseuses antiques)* ; que M. Bellery-Desfontaines a mis un grand style dans le *Repos du Comédien*, destiné au réfectoire de la maison de retraite des artistes dramatiques à Pont-aux-Dames... je ne vous aurai rien appris que vous ne sachiez déjà, puisque ces noms sont très connus.



Buste de Renan, par José de CHARMOY.

Mais voici une artiste, Mlle Renée David, dont les *portraits*, rehaussés de sanguine, m'ont singulièrement frappé par leur côté incisif et personnel. Même appréciation pour le portrait très réussi de Mme Camille Duguet, par Mlle Valentino.

La notation du paysage nous est donnée, toujours très curieuse, par MM. Le Gout-Gérard *(vues de Bretagne)*, Martin *(canal à Montargis)*, Jourdain *(Soir romantique)*, et le pittoresque varié des *Figures bretonnes*, de M. Milcendeau.

Le cadre *à Saint-Lazare*, de M. Maraud, pourrait être plus intéressant, surtout sur un si attrayant sujet !

Enfin M. Georges Scott, avec ses habiles aquarelles des *Officiers du Deuxième Empire*, et Mlle Weerts, la fille du peintre, avec sa *Veillée* et ses *Roses* (pastels), complètent un fort bel ensemble.

A signaler aussi les aquarelles de fleurs de Mme Bauban-Binet.

A la gravure nous trouvons cette chose si intéressante : l'illustration d'un livre. Sachez-le bien, n'est pas bon illustrateur qui veut. L'écrivain a son langage, le peintre a le sien, non moins éloquent et poétique ; d'un côté il ne doit pas essayer de traduire les paroles qui ne peuvent être transcrites d'un idiome dans l'autre sans perdre de leur force et de leur grâce et, de plus, aucun de ses dessins ne doit se passer du commentaire du texte, exister *ipso facto*, devenant ainsi une œuvre à part, juxtaposée.

C'est ce que j'appelerais adapter le dessin au livre. Il faut aussi savoir encadrer le texte, proportionner les compositions au format et distribuer harmonieusement sur la page les blancs et les noirs.

Sapho, par MALHERBE.

La Danse (plâtre)
par G. DE GYLLENHAMMAR.

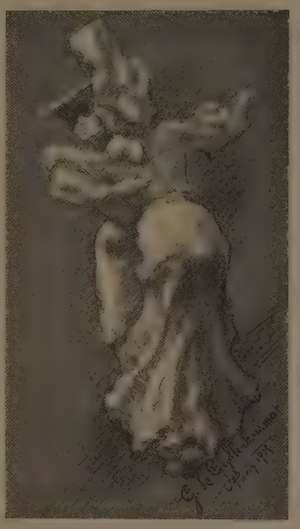
Que de choses ! Il y a des maîtres en ce genre et qui versent à profusion des perles entre quelques feuillets de papier.

Malheureusement, le public ne croit pas toujours aux choses les plus rares quand il les voit prodiguer ; il se figure qu'il n'y a de bon vin que dans un petit verre.

M. Rochegrosse est connu de tous ; vous trouverez là les *Princesses*, un de ses livres illustrés (édition Ferroud), qu'on a eu l'heureuse idée de laisser exposer dans son intégrité. Je vous conseille de feuilleter *gratis* cette œuvre charmante. Rochegrosse paraît avoir connu intimement tous ses personnages, il semble se souvenir et non inventer, il n'a rien oublié du pays merveilleux que tout homme habite étant enfant et dont plus tard sa négligence l'exile pour sa plus grande punition. En traduisant cet imaginatif, la pointe du graveur Decisy a eu des ressources de souplesses surprenantes.

M. Jeanniot a plus de dureté surtout dans la *Couverture des liaisons dangereuses*, mais je loue la compréhension un peu perverse qu'il a de son sujet et son observation aiguë alliée à une maîtrise de procédés effarante.

Mêmes qualités de métier dans M. Chahine, *Illustration de l'Histoire Comique d'Anatole France*, et M. Jorras, le *Quartier Notre-Dame* ; ce sont de jolies compositions, les unes légèrement indiquées ne font qu'effleurer le cuivre, les autres sont poussées à l'effet le plus intense.



Esquisse de G. DE GYLLENHAMMAR
pour sa statue *La Danse*.

Arrêtez-vous aussi devant les vues de Paris de M. Béjot et devant les gravures sur bois de MM. Paillard et Beltrand : elles procèdent d'un esprit droit et d'une main ferme et expriment avec précision une intention nettement formulée.

En regard de la gravure du maître Waltner, *Portrait de l'Arioste*, merveille de netteté dans le dessin, d'habileté dans la pointe et d'éclat dans la morsure, regardez attentivement une petite gravure, *Roue de la Fortune*, signée René Binet, l'architecte de grand talent ; outre sa valeur personnelle elle est la manifestation d'une idée qui se fait jour peu à peu, et creuse son sillon préconisée par un groupe autorisé. Binet veut prouver que l'eau forte ainsi traitée librement en pointe sèche est accessible à tout le monde, que l'artiste quel qu'il soit a là pour rendre sa pensée une expression nouvelle et vibrante bien plus intéressante que des croquaillons reproduits par un mauvais procédé quelconque où la volonté est enterrée. Une gravure a une durée réelle, l'encre s'en améliore, la matière en est belle.

Le peintre Friand expose à côté une pointe sèche, le *Beau Livre*, qui confirme ce que j'avance : il y a là une espèce de renaissance qui se dessine sans s'être concertée. J'ai oublié de citer les œuvres de MM. Legrand et Duluard, fort curieuses.

Pour finir, je vous signalerai les huit lithographies que M. Hector Dumas intitule *Chez Colonne ;* il y a là des portraits de compositeurs très expressifs et très ressemblants, et les lithographies en couleurs de M. Jean Véber qui, tirées par lui avec le plus grand soin, finissent par avoir le caractère d'originaux.

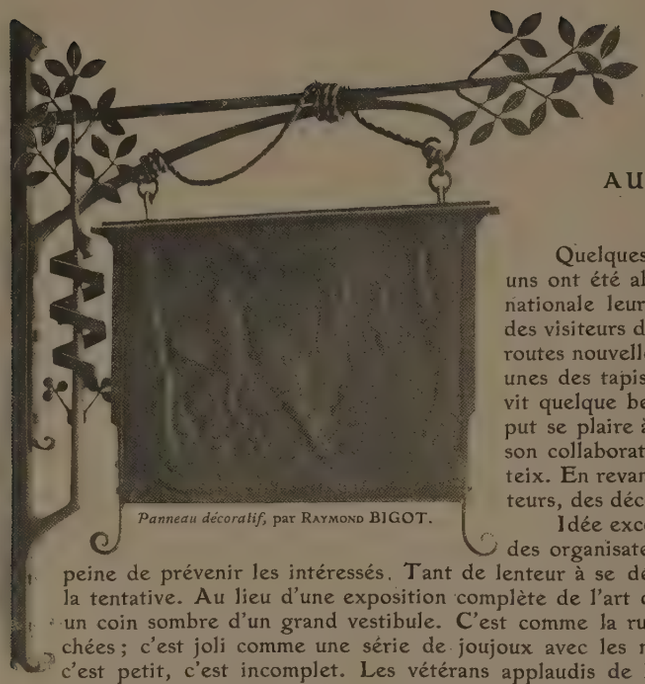
Tout de même, à parcourir ces salles, on se sent un peu pris de respect en contemplant tout ce travail accumulé s'ajoutant au travail antérieur, en songeant à tout ce que cette lutte, soit pour conquérir un rang au soleil, soit pour le conserver l'ayant conquis, représente d'acharnement, d'aspirations déçues, de nuit agitées et peut-être de larmes. On oublie alors la migraine qui vous tient le front et on n'en veut pas trop à ceux qui ont élevé la voix, quelque fois si fort, et qui n'avaient rien à vous dire.

LOUIS-EDOUARD FOURNIER.

Les *Résignées*, de TEMPORAL.

L'Art décoratif

AU SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE

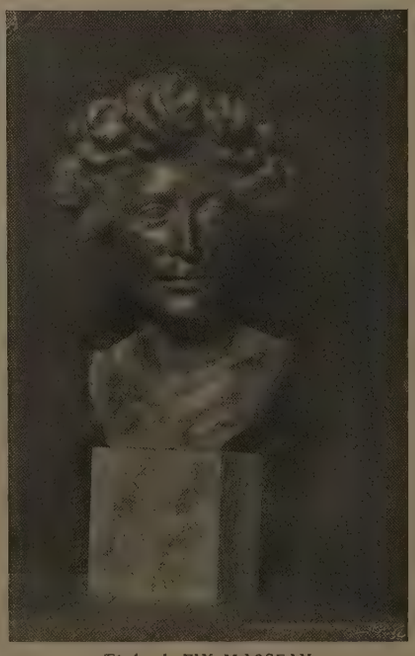


Panneau décoratif, par RAYMOND BIGOT.

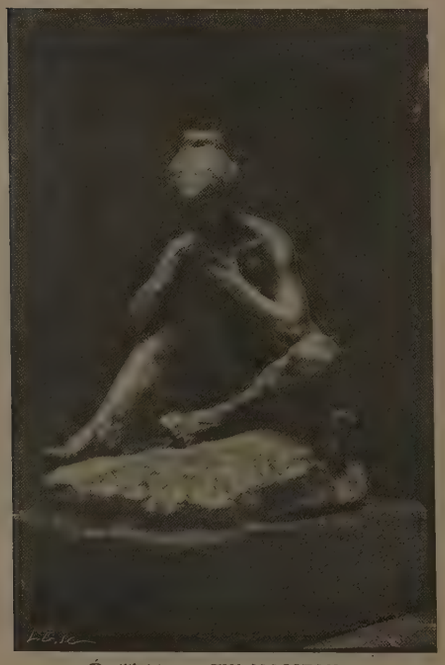
Quelques absences sont à regretter d'artistes éminents de l'art décoratif : les uns ont été absorbés par l'exposition de Liége et le souci d'une victoire internationale leur a fait différer de soumettre leurs derniers efforts à l'assentiment des visiteurs du Salon ; d'autres se recueillent pour indiquer l'année prochaine des routes nouvelles. Tout de même, il eut été bon que parussent à ce Salon quelques-unes des tapisseries qu'on exécute sur les nouveaux cartons de Chéret, qu'on y vit quelque beau vitrail d'après Grasset, qu'on y rencontrât Bracquemond, qu'on put se plaire à l'effort si ingénieux et varié de de Feure, de Victor Prouvé et de son collaborateur dans le joli luxe de la dentelle et de la broderie, Fernand Courteix. En revanche, on nous offre une nouveauté : l'exposition des peintres décorateurs, des décorateurs de théâtre.

Idée excellente ! Quel dommage qu'elle soit apparue si tard dans la pensée des organisateurs ; qu'elle se soit formulée si soudainement qu'on a eu le temps à peine de prévenir les intéressés. Tant de lenteur à se déterminer, suivie d'un appel si brusque, risquait de compromettre la tentative. Au lieu d'une exposition complète de l'art du décor, on n'a obtenu qu'un maigre alignement de maquettes en un coin sombre d'un grand vestibule. C'est comme la rue des théâtres, à Lilliput, les façades ayant été brusquement arrachées ; c'est joli comme une série de joujoux avec les menus prestiges de l'électricité sur les couleurs harmonieuses, mais c'est petit, c'est incomplet. Les vétérans applaudis de l'art du décor ne se sont pas dérangés ; heureusement des jeunes *sauvent la face*, et leur effort permet d'espérer pour l'année prochaine une belle manifestation d'art. M. Bertin expose les maquettes de son *Scarron* très largement conçues, une maquette claire et fantaisiste pour la *Cigale et la Fourmi*, prouvant chez ce jeune décorateur une entente rare des perspectives dramatiques, le don de faire plein et dru, tout en laissant la scène à l'évolution des personnages. Les qualités de M. Ménessier s'indiquent dans les deux maquettes, Charing-Cross et une rue de Londres, qu'il envoie en rappel de son actuel succès au Châtelet. M. Rochette et M. Lemonnier ont préparé la scène pour *Parsifal*, et — selon l'esthétique à déroulement de lianes que M. Lévy-Dhurmer a pratiquée dans des tapisseries, — le jardin de l'enchanteur Klingsor ouvre de chaudes perspectives ; mais encore même, avec les consciencieux envois de M. Rousseau et de M. Brard, c'est une exposition trop partielle pour avoir atteint tout l'intérêt que souhaitaient de lui voir les amis de l'art du décor. Et l'an prochain, il sera nécessaire, non seulement que les Jambon, les Amable, les Jusseaume, etc., viennent prendre part à l'effort commun, mais encore il sera capital que le principe de l'exposition soit élargi, qu'on ne se limite point à l'envoi des maquettes, mais qu'à côté d'elles, dans une autre salle, claire à souhait, on puisse voir pendues au mur, des esquisses peintes, tous ces essais où les artistes du décor cherchent les masses de leur lumière simplifiée, ébauchent leurs paysages ou leurs architectures, avec les moyens et aussi avec l'effet artiste de la peinture pure.

La Beauté protégeant les Arts, par ESCOULA.

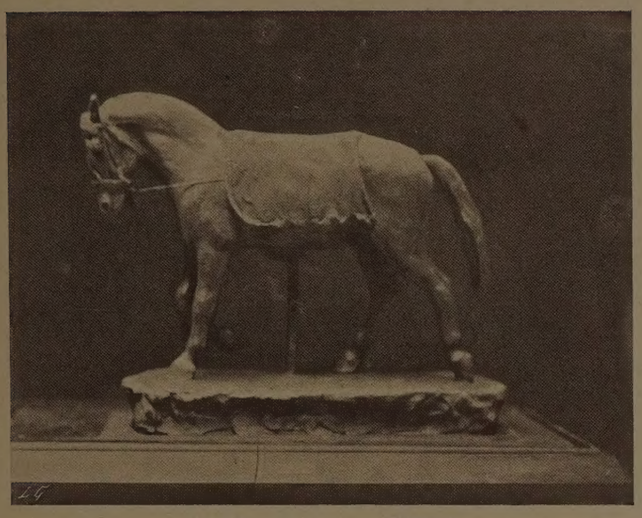


Etude, de FIX-MASSEAU.



Équilibriste, par FIX-MASSEAU.

LES ORFÈVRES ET LES JOAILLIERS. — Les orfèvres et les joailliers remportent toujours au Salon un succès mérité. S'il n'y a point d'œuvres qui nous apporte, comme aux débuts de René Lalique, la révélation d'un style, les efforts intelligents et consciencieux ne manquent point. Les bagues d'homme de M. Rivaud ont toujours leur joli caractère simple et personnel. M. Boutet de Monvel a le goût magnifique et un peu lourd. C'est pour quelque Salammbô ou pour quelqu'idole de Tanit qu'il a préparé ce python enroulant en bracelet un sextuple tour de pierreries. M. Noc a peu de bijoux, une broche de goût. Les grandes pièces d'orfèvrerie sont intéressantes, et parmi elles la pendule de M. Jouant, où les heures s'inscrivent sur la masse mamelonnée d'un oursin, des algues s'enrubannent autour du cadran pour lui former une sorte de cimier et une Néréide, au joli corps d'argent, semble soulever sur ses épaules cet harmonieux



Cheval de panneau, par L. BROWN.

cartel ; des algues stylisées ornent un modèle de vase en plâtre où M. Jouant a modelé en relief le corps souple d'une Océanide. Les algues ne sont pas rares dans notre art décoratif; on les retrouvera aux cuivres de M. Bonvallet comme aux pièces d'émail de M. Dammouse ; l'algue a de très jolis effets, mais son culte quasi exclusif pourrait engendrer quelque monotonie, et déjà les années précédentes on en voyait beaucoup.

M. Bocquet a envoyé des broches d'un travail curieux et un joli masque de petite Zélandaise, à fond de cuivre avec des détails d'or. C'est d'une excellente ciselure et d'un savoureux modelé. M. Paul Aubé a voulu assurer à un baguier une forme élégante. C'est une barque de bois qui repose sur un socle de cristal de roche, et dont le nocher est une fine statuette féminine d'ivoire. Il expose aussi un joli modèle de pendule : autour d'un rocher que surmonte une sphère, les Heures s'élancent en guirlande pendant que l'Heure qui sonne brandit sur la cime de la sphère le bref étincellement de son flambeau ; les autres se préparent, se reposent, se réveillent, et l'on songe, devant cette gracieuse œuvrette, aux jolis ébats des filles du fleuve dans le *Rheingold*. C'est l'œuvre du Salon qui offre le plus de goût précieux et d'arrangement maniéré tout en demeurant artiste. M. Scheidecker a des parti-pris de légèreté tout à fait intéressants : corbeille à pain, boucle de ceinture, coffret, fermeture de réticule, il découpe tout dans de minces feuilles de métal, or ou platine, tire de l'épi de blé d'ingénieux motifs, et c'est toujours, en sa légèreté, très agréable et très pratique, et voici encore de bonnes choses de M. Arnesen, des vases, coupes, buires de M. Saint-Lerche, où cet excellent artiste semble, par une copie trop exacte des formes naturelles, feuilles ou coquillages, avoir fait rugueux et inharmonique. M. Saint-Lerche a beaucoup de talent, et dans sa lourde buire ornée du relief d'une danse grecque, il est impossible de ne point admirer le joli motif de sa poignée, un des danseurs se rejetant en arrière comme repu de fatigue, les yeux clos, le corps moite ; c'est du très bel art de petite sculpture, c'est l'indication de ce que peut faire M. Saint-Lerche quand l'application trop étroite d'un principe exact en soi ne le trompe pas.

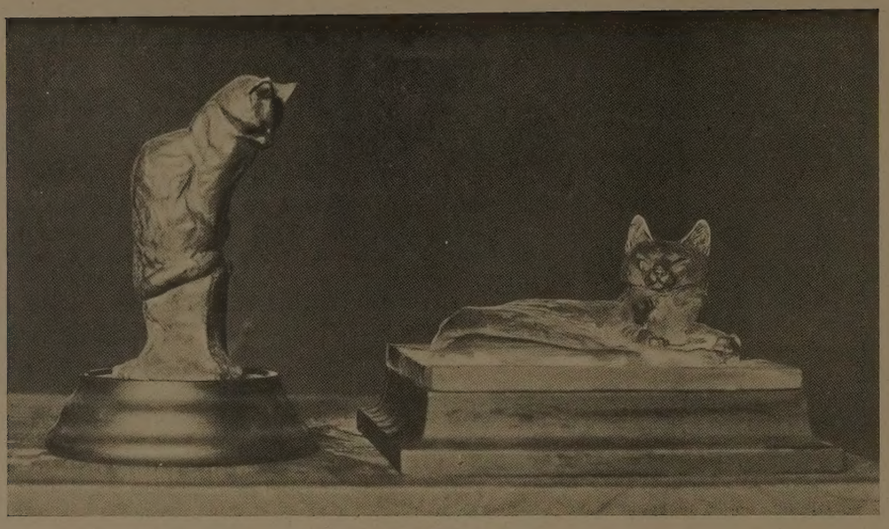
Dans la dinanderie, M. Bonvallet offre ses beaux vases de cuivre rose, ses bouteilles à ingénieuse décoration ou reliefs ombreux de feuilles, de formes pures. Il est très sobre, comme M. Dunand qui rehausse simplement de points d'or ses vases et ses bouteilles de cuivre brun. Mais il n'y a point là de très précise nouveauté. Dans le bijou, c'est toujours l'esthétique de Lalique qui domine, la valeur principale donnée à l'arabesque, à l'harmonie de couleurs et de scintillements, plus qu'à la matière, le rôle du diamant circonscrit au profit du peuple des jolies pierres colorées. La tentative de M. Rivaud, reprenant l'or comme base unique du bijou dans le style rénové des bijoux populaires, des bijoux paysans de l'ancienne France, est curieuse, mais de style archaïque.

Archaïque aussi la grosse pièce d'orfèvrerie, la *Soupière* de M. Baffier, puisqu'il la veut appeler ainsi; voici trois ans que ce gros effort, sous forme de modèle, d'exécution graduée, d'exécution complète, nous est présentée ; l'œuvre de M. Baffier n'est point en proportion ; ses dimensions sont trop menues ou trop considérables et font de sa soupière une énorme aiguière à dresser dans la cour de quelque abattoir ; quadruplez les dimensions, l'œuvre sera très intéressante par la justesse des figures. Tel quel, en objet d'art décoratif, cela apparaît de dimensions arbitraires et même baroques.

LES POTIERS. — Nous avons d'excellents potiers ; leur métier est irréprochable, leur style excellent ; on ne peut leur reprocher que la monotonie. M. Delaherche ne se renouvelle point. M. Bigot se plaît aux caprices du feu. M. Dalpayrat est toujours féerique de couleurs sur des objets de forme trop connue. M. Dammouse ne varie jamais ses moules ; naturellement, c'est d'un art charmant ; les colorations les plus délicates se jouent sur ses vases et ses bouteilles, il a esquissé des fleurs frêles avec une jolie grâce comme il a modelé des algues, avec goût ; mais un désir ne le saisit-il jamais de varier les contours de ses objets. M. Thesmar expose les plus jolies tasses, d'un modèle connu. M. Moreau-Nélaton a plus de fantaisie ; le bon peintre qu'il est, est soucieux de formes plus neuves, mais le grès ne lui donne point les beaux fastes dont M. Thesmar ou M. Dammouse sont coutumiers. M. Taxile Doat excelle dans le goût classique. D'une belle invention, il gîte des camées dans le cercle décoratif de ses plats, sur le flanc de ses gourdes ; il atteint de belles irisations. C'est un artiste de premier ordre. M. Ernest Carrière, en des galbes très simples, offre de jolies harmonies. Tous nos céramistes sont industriellement supérieurs ; ils sont artistes, pas assez ; il faudrait innover et chercher des galbes nouveaux, des formes plus complexes, il faudrait agrandir les ambitions et arriver par là même à des réalisations plus intéressantes.

LES VERRIERS. — C'est la dernière exposition où l'on pourra voir de nouveaux Gallé ; la matière en demeure exquise, l'invention attachante ; le souci du détail inédit y règne toujours. L'indication de Gallé, qui a présidé à tout le mouvement en art décoratif, c'est-à-dire la transcription des richesses florales en belle matière transparente, indication qui a créé le nouveau style, reste encore évidente dans ses dernières œuvres. A côté de lui, au Salon, il n'y a pas de verriers, et mieux vaut ne point

Esquisse de BROWN, pour sa statue le *Cheval de panneau*.

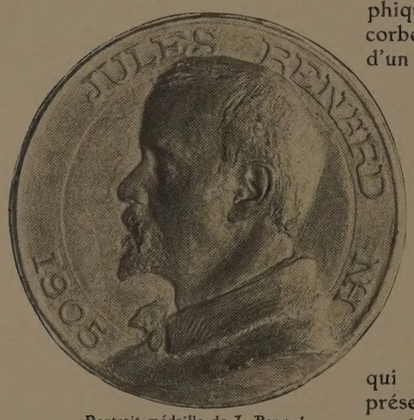


Chats, de STEINLEN.

citer de noms que de caractériser comme il conviendrait les objets de pacotille qu'une indulgence singulière du jury admet au voisinage des œuvres d'art.

LE BOIS. — Ici, on peut signaler le bel effort de M. Louis Hestaux, de l'école de Nancy, qui en trois panneaux de bois ciré et patiné avec emploi du cristal teinté, pour donner les eaux lentes des étangs, fait œuvre d'art. Tous les moyens sont bons pour faire œuvre d'art, à la condition qu'on sache assouplir les matières que ces moyens vous offrent au rendu de l'émotion artiste. M. Hestaux y parvient avec des panneaux de bois. Ce sont des bas-reliefs modelés avec un sentiment très profond de la nuance qui permet à M. Hestaux de nous faire sentir toute la beauté d'un crépuscule d'automne et la vie des arbres qui s'effeuillent et la lourdeur de la mare où ils se reflètent, par leur simple tracé et un dégradé de tons bruns.

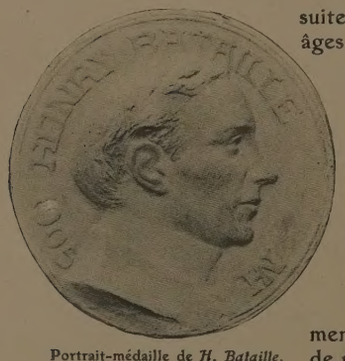
A côté de M. Hestaux, on peut citer M. R. Bigot qui, dans un emploi moins élevé, moins pictural, moins idéographique du bois, obtient comme de curieuses vignettes un peu grandes où s'ébattent des corbeaux ou des aigles. Il est l'auteur d'une sorte d'enseigne pour pavillon de chasse, d'un dessin medieval, archaïque, c'est-à-dire d'un effet relativement facile, mais tout de même obtenu, et de façon pittoresque.



Portrait-médaille de *J. Renard*, par HENRI NOC.

Le travail du meuble n'est point en progrès. Evidemment, M. Carabin est toujours curieux, et peut-être l'est-il plus cette année, où il apparaît comme réticent, se fiant moins à la sculpture, réduisant ses reliefs, se restreignant presqu'à des panneaux sculptés où il présente des corps de femme d'un beau modelé.

M. Angst n'est point sans qualité ; très heureusement pour lui, il a transformé en deux bas-reliefs d'excellente sculpture les battants d'un buffet de forme ordinaire, qu'il s'est amusé, pourquoi? — l'expliquer serait difficile — à parsemer de petites fleurs bleues, du moins bel effet..... Et puis encore des meubles Louis XV, pour ne pas changer, en attendant les meubles Louis XIV qui ne peuvent tarder à se présenter, en attendant qu'on continue l'art nouveau avec le Louis XIII, et ainsi de suite, en remontant le courant des âges et de l'histoire du mobilier.



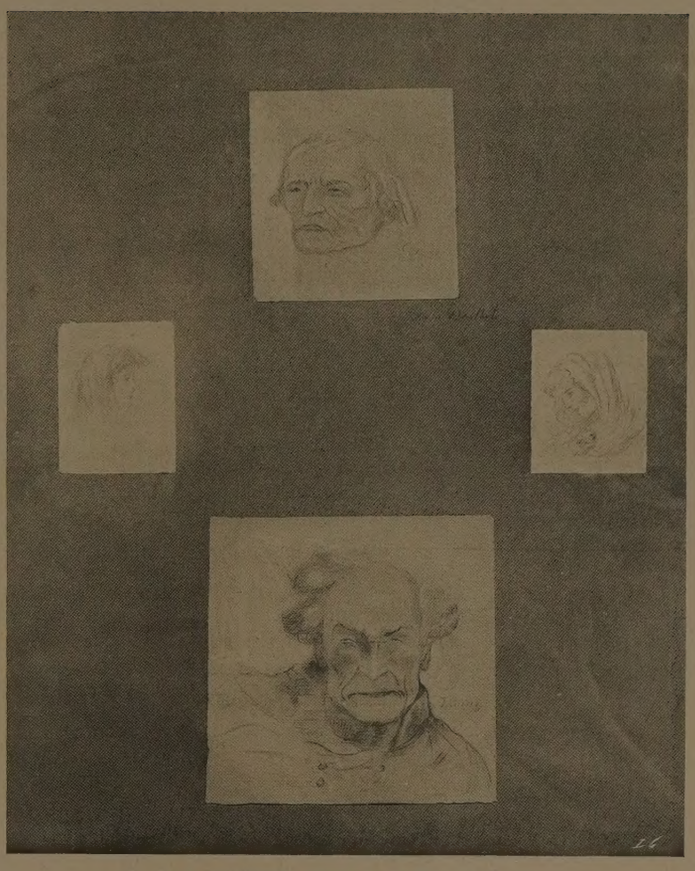
Portrait-médaille de *H. Bataille*, par HENRI NOC.

LES DÉCORATIONS MURALES. — On rencontre encore des traces de l'influence de William Morris et des quelques tics corollaires, empreintes sur le velours de diagrammes de fleurs, jeux géométriques sur les tiges et les pistils des fleurs. William Morris, qui était littérairement, socialistement et en matière de papiers peints, un homme considérable, a présidé dans l'art du cuivre et de la tenture murale à de regrettables erreurs. Le goût du célèbre auteur des *Nouvelles de Nulle part* n'était point homogène. On ne peut trop insister sur ce sujet, car ce serait aisément laisser confondre quelques critiques de détails avec le mouvement très injustifié qui s'est produit chez les réalistes contre l'ensemble du bel art des préraphaélites anglais. D'ailleurs, William Morris est-il même responsable de quelques systématisations belges, de certaines petites erreurs? Oublions ses fautes d'esthétique pour l'impulsion qu'il donna et qui vint se répercuter chez nous, favorisant l'arrivée au public des beaux efforts d'art décoratif tentés en France antérieurement au préraphaélitisme anglais.

Parmi les efforts intéressants de recherches neuves, il faut

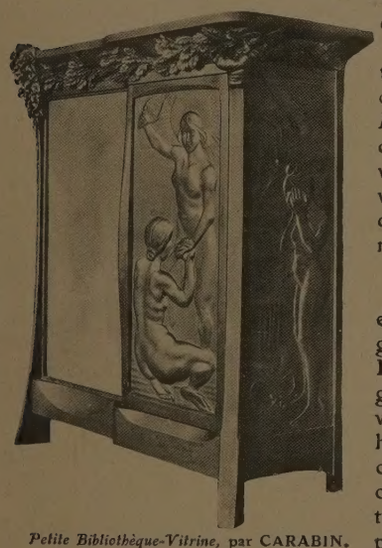
Jardinière, par MARCEL JACQUES.

Rosine et Bartholo, par GANESCO.



Dessin de GANESCO pour le groupe *Rosine et Bartholo*.

citer la tapisserie de M. Chudant sans pouvoir néanmoins la louer comme on le désirerait. M. Chudant est un peintre de grand talent, qui obéit à une idée fixe. Pour lui, l'Orient n'est point la terre incendiée de soleil, la plaine lumineuse près de la mer incendiée, la symphonie bleue et or du ciel et de la lumière qu'on retrouve inscrite dans des tons précis, à cette mosquée d'Omar dont René Binet vient de nous apporter ses séduisantes aquarelles. M. Chudant voit l'Orient en noir ; c'est dommage.

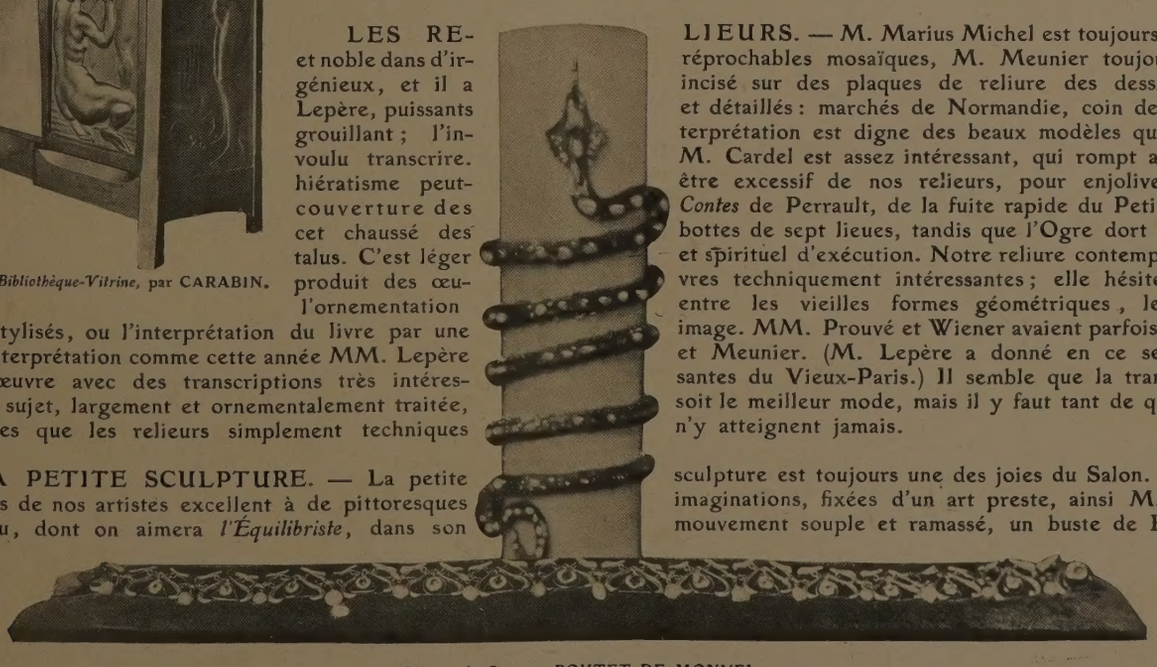


Petite Bibliothèque-Vitrine, par CARABIN.

M^me^ Ory-Robin fait un joli emploi du gros fil, de la ficelle et du fil d'or dans des tapisseries dont le dessin ne manque point de saluer tantôt l'influence des Japonais, tantôt celle des préraphaélites ; malgré ses défauts, sa tapisserie, la *Plaine*, est une jolie chose. M^me^ Grenant, avec des éléments déjà connus, produit une page très décorative où des cygnes glissent dans un paysage aux lignes nobles. M^me^ Thaulow donne du relief à de vigoureux tournesols. Il y a à ce Salon nombre d'aimables efforts vers la tenture murale, vers la frise d'ameublement, mais rien de bien neuf. Citons néanmoins de M. André Hellé des estampes pour décoration de chambres d'enfants, caricaturales et dans le style sommaire qui convient pour refléter à l'enfance ses naïfs ébahissements.

LES RE- LIEURS. — M. Marius Michel est toujours ample et noble dans d'ir- réprochables mosaïques, M. Meunier toujours ingénieux, et il a incisé sur des plaques de reliure des dessins de Lepère, puissants et détaillés : marchés de Normandie, coin de Paris grouillant ; l'in- terprétation est digne des beaux modèles qu'elle a voulu transcrire. M. Cardel est assez intéressant, qui rompt avec le hiératisme peut- être excessif de nos relieurs, pour enjoliver une couverture des *Contes* de Perrault, de la fuite rapide du Petit Pou- cet chaussé des bottes de sept lieues, tandis que l'Ogre dort sur un talus. C'est léger et spirituel d'exécution. Notre reliure contemporaine produit des œu- vres techniquement intéressantes ; elle hésite dans l'ornementation entre les vieilles formes géométriques, les flo- rages stylisés, ou l'interprétation du livre par une image. MM. Prouvé et Wiener avaient parfois réussi cette interprétation comme cette année MM. Lepère et Meunier. (M. Lepère a donné en ce sens un chef-d'œuvre avec des transcriptions très intéres- santes du Vieux-Paris.) Il semble que la transcrip- tion du sujet, largement et ornementalement traitée, soit le meilleur mode, mais il y faut tant de qualités littéraires que les relieurs simplement techniques n'y atteignent jamais.

LA PETITE SCULPTURE. — La petite sculpture est toujours une des joies du Salon. Quel- ques-uns de nos artistes excellent à de pittoresques imaginations, fixées d'un art preste, ainsi M. Fix- Masseau, dont on aimera *l'Équilibriste*, dans son mouvement souple et ramassé, un buste de Bilitis,



Bijoux, de CHARLES BOUTET DE MONVEL.

têtu et doux, un bon portrait du maître potier Delaherche, une jolie étude de nu, et des statuettes amusantes de grosses femmes traitées avec tact, sans caricature avec une certaine grâce lourde, voulue, assez particulière. M. Lachenal, le céramiste, a donné un buste de jeune homme studieux tout à fait remarquable d'intensité d'expression et de juste polychromie. M. Escoula a traité ce joli sujet : *la Bonté protégeant les Arts*, avec une simplicité qui exclut toute figuration allégorique et se borne, d'un joli geste, à figurer la grâce attendrie d'une femme. Les *Chats*, de Steinlen, sont extraordinaires de souplesse, de grâce ; déjà Steinlen nous avait souvent esquissé dans des pages dessinées, dont les plus anciennes parurent au *Chat noir*, toute la jolie comédie du chat et la grâce de ses jeux ; ses statuettes rendent, avec l'esprit le plus caractériste, les ondes qui semblent miroiter sur le pelage des petits félins qu'il observa. M. Jouve, bon animalier, a montré dans sa vitrine des festins de tigre et de loup avec une certaine ampleur ; l'art de M. Vallgreen est très élégant. M. Louis Dejean a plus que de l'élégance, il a la force et la passion, et le caractère aigu de son art est captivant, même lorsqu'il donne à la difformité physique toute son attention. M. Ganesco a poussé jusqu'au tragique les personnages de la comédie moliéresque et même de la comédie de Beaumarchais ; c'est une erreur, mais exprimée par une jolie sculpture, mouvementée, chaotique, mais curieuse. M. Froment-Meurice a de la gaîté et de l'observation. M. Brown en une menue statuette a présenté un cheval de cirque tout paré et harnaché pour servir de socle aux grâces agiles de l'écuyère. C'est un joli morceau à qualités d'observations solides.

Esquisse d'une maquette de M. Émile BERTIN, pour son décor du 1er acte, de *Scarron*.

Pans de cravate, par JACQUIN.

Des masques de M. Michel Cazin offrent une beauté réaliste très voulue, très sentimentale, mais très artiste aussi. L'émotion du père qui lui fit peindre de si tremblotantes lumières dans des villages du Nord emplis de douceur crépusculaire ou nocturne, préside à l'art très fin et très distingué du fils.

Les médailles à ce Salon sont assez nombreuses ; elles sont bonnes ; c'est l'âge de la médaille que le nôtre ; depuis le renouveau que lui imprima Roty, les belles œuvres abondent. M. Kautsch en expose de fort distinguées.

N'oublions point de signaler dans les dentelles l'exposition de M. Arthur Jacquin dont les modèles sont sobres et de goût ; de mentionner d'amusantes patines sur des objets usuels, en bois blanc de M. Clément Mère dont on regrette les reliures ; les poupées de Mme Laffitte Daussat ; le coffret de Mlle Suzanne Lemaire, un peu trop touffu de fleurs vives, auquel les Lelièvre ont donné une belle armature de métal ; un bel éventail de Mme Desenne ; les pâtes de verres de M. Georges Despret, etc.

Le Salon est, malgré les vides que nous signalions au début de notre article, intéressant et touffu. Il n'y a point d'œuvres très saillantes ni très neuves. Mais c'est le renom des Salons, car l'évolution est lente, en art comme partout. S'il y avait un signe caractéristique d'ensemble à noter, ce serait l'assagissement de l'art nouveau qui se pose, se calme, se raisonne, et au prix de la perte d'un peu d'originalité, se met peut-être plus intimement en accord avec les besoins immédiats et généralement admis, mais avec d'excessives concessions, au goût courant, pour tout ce qui concerne l'art du mobilier de la décoration.

Gustave KAHN.

Vase en grès, par Taxile DOAT.

Vase en grès, par MOREAU-NÉLATON.

Clichés Revue Théâtrale.

Le Gérant : Charles RICHARD.